ALORS C'EST REPARTI POUR 11 MOIS ?

en tous cas, à FLINS ça m'étonnerait :

C'était un lundi à Flins au mois de juillet dernier. A 13 h 30, l'équipe d'après-midi avait commencé le travail. Il faisait chaud dans l'usine et beau dehors. Car dans l'usine, il ne fait jamais beau. Tout ce qu'il peut faire, c'est chaud. Alors chaque geste devient dix fois plus pénible et la lassitude s'accentue d'autant.

Sur la chaîne, chacun travaillait machinalement, perdu dans ses pensées. Rien de plus aliénant que la chaîne. Il faut rester là quoi qu'il arrive, prévenir le chef pour aller pisser et cette impression que ça n'en finit pas. Après chaque voiture, il y en a encore une autre et après l'autre, une autre et ainsi de suite tout le long de la journée.

Rien de plus monotone non plus, toujours la même chose, les mêmes gestes répétés dix, vingt, deux cents, trois, jusqu'à cinq cents fois dans la journée.

Alors souvent, malgré le bruit, malgré le travail à exécuter, l'esprit s'évade. Dans la tête, on quitte l'usine et la chaîne pour rêver.

Suite page 3



CE QUE NOUS VOULONS : TOUT !
QUINZOMADAIRE - 23 SEPT. 70 - 1 F - N° 1

AU BOULOT

NUL BIEN SANS PEINE

Marchand de « Vacances » PAUL RICARD

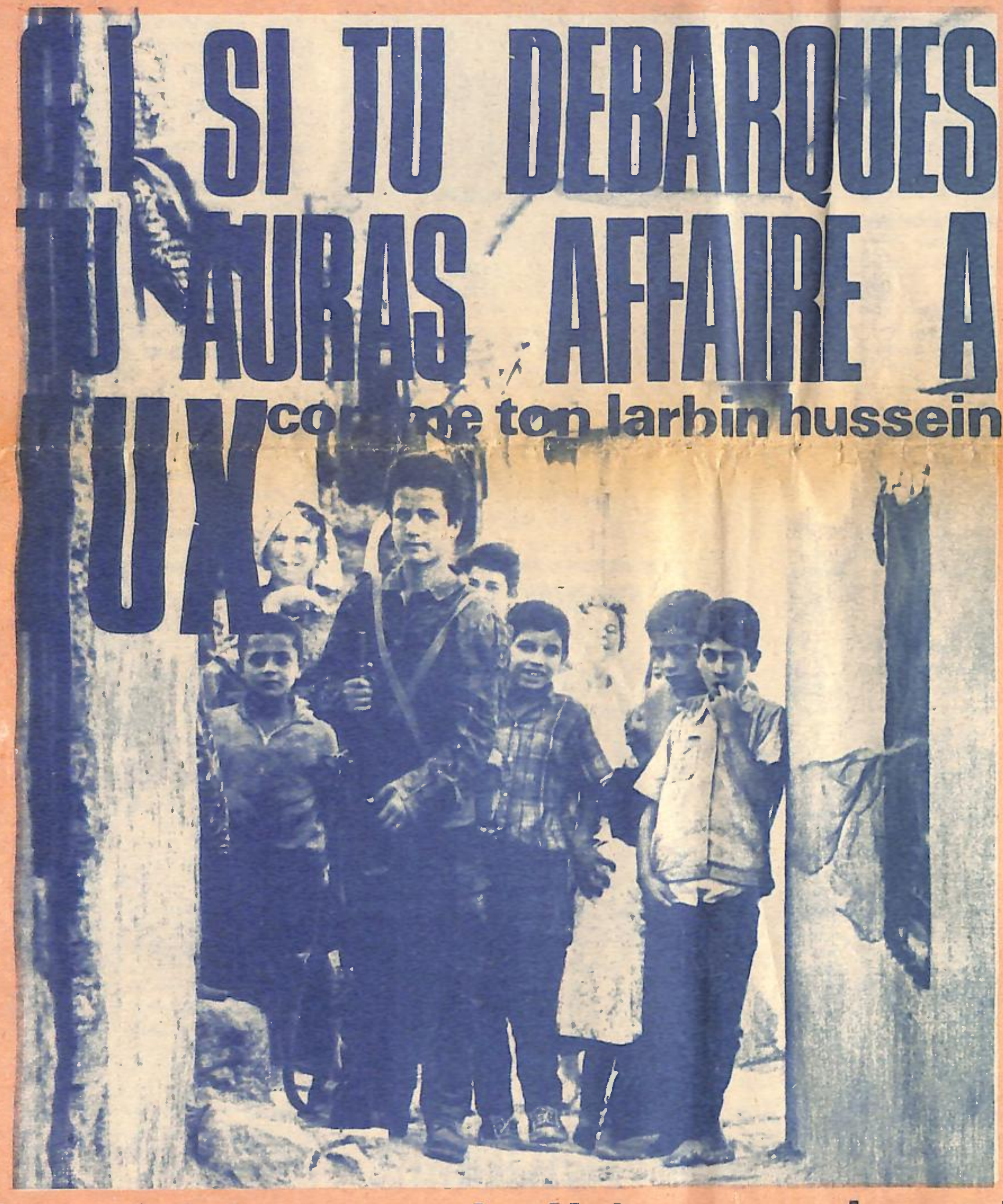
VACANCES ou LIBERTÉ ?

57,3 % des Français ne partent pas et si 80 % des industriels prennent des vacances, il n'y a que 40 % des ouvriers, parce que les colonies de vacances sont trop chères quand on a beaucoup d'enfants, ou parce que le mari n'a pas fait assez d'heures supplémentaires, ou parce qu'il faut aussi penser aux vieux... Pourtant ces fameux congés payés depuis 1936 c'était semble-t-il quelque chose d'acquis. 1936, la grève générale, les usines occupées, le peuple dans la rue, la bourgeoisie a eu très peur et a lâché du lest, comme soupape de sécurité : les premiers congés payés. En train et en bicyclette, on s'est rué vers la mer que chantaient René Clair, Trenet, et la bourgeoisie orchestrait : « A nous la liberté ! ». Mais la liberté ça s'apprend. On n'est pas libre le dimanche lorsqu'on est esclave toute la semaine. On n'est pas libre un mois de vacances après une année de travail abrutissant et de transports interminables. On ne peut rompre non plus l'isolement : pendant l'année on ignore son voisin de HLM, en vacances on ne parle pas à ceux de la tente à côté et on va s'asseoir à l'appel des hauts-parleurs du camp, regarder sans rien dire le spectacle qu'on nous offre.

Suite page 4

P. 8 - J.-P. SARTRE EXPLIQUE POURQUOI IL DIRIGE TOUT !

palestine :



La résistance palestinienne vaincra !

Tu vogues sur la Méditerranée, la mer, la liberté, connard de troufion yankee, con comme l'impérialisme t'a fait, en revenant de ton bordel de Hong-Kong (les pauvres putes) pour te « faire » du bougnoul après t'être « cogné » du Viet.

Tout ça pour Dayan, Marcellin du Moyen-Orient, et le petit Hussein-Thiers.

A cause de ces ordures, il y a un peu plus de gosses que d'habitude qui meurent dans le monde, un peu plus de blessés qui meurent sans soins, et les bidonvilles sont des bidonvilles mais bombardés, aujourd'hui.

Amman, des milliers de morts (Suite page 8).

■ **UN JEUNE HOMME** de 18 ans, André Teyssandier, s'est suicidé par le feu hier matin en criant : « Vive la liberté », dans une rue d'Athis-Mons (Essonne).



quest ce qu'ils sont gentils les gauchistes cette année !

Une banalité : la bourgeoisie intoxique, manipule, trafique les consciences. Ménie Grégoire pour le sexe, et Paoli-Ferniot pour la politique... Jour après jour, travail, vacances, repos plus l'intox, l'incitation à la consommation, la publicité... et on peut faire joujou avec Guy Lux.

Des flics plein la tête. Enfoncée la religion, on a des moyens plus modernes qui collent à la peau ! Jour après jour...

Jour après jour, — et là-dedans une grande déchirure, Mai 68, on a l'impression qu'on va tous parler, qu'on a tous quelque chose à dire, tous quelque chose à apporter. Surprise : bourgeoisie affolée, même l'O.R.T.F. en grève, le doute gagne ton chef de bureau ou d'atelier. Et puis ils se ressaisissent et on te reprend en main — jour après jour. Mais plus tout à fait comme avant.

Des fois, de rage, on ferme la télé, à l'atelier, on relève la tête, dans les lycées on leur fout deux jours de folie, deux jours de liberté. Bref, on n'oublie pas Mai !

Mai : une fantastique lame de fond sur le plan culturel, l'embryon de l'apparition d'une autre civilisation contre celle-ci, pourrie, lamentable, décadente. On trouverait normal de se parler dans la rue : l'aspiration à l'initiative créatrice des gens contre l'ennui programmé. Métro boulot dodo loisirs télé bagnole — un immense mouvement contre la misère morale dans un pays où l'économie doit permettre à l'évidence la satisfaction des besoins de chacun. Ce journal veut alimenter ce courant — de deux façons ; d'abord, il veut que les gens y reprennent la parole, ceux qui luttent et ceux qui doutent, ceux qui rêvent et sont malades des réveils sordides dans les villes et les usines sales, moches et organisées jusqu'à la bêtise, de l'Europe Occidentale des années 70...

Pourquoi ? Pour que s'y manifestent la révolte et le mépris des classes dominantes qui n'en peuvent plus d'essayer de dominer, pour que s'y manifeste l'apparition d'un peuple vainqueur, pour que s'y voie sa marche, de l'humilia-

Suite page 2



1870/1970 l'anniversaire de l'Ordre Bourgeois, ou celui de la Commune de Paris ?

COUR DE SURETÉ DE L'ÉTAT

LES GOINFRES

(Page 6)

ITALIE

FIAT : L'INDOCHINE EST DANS TON USINE

Le 7 juillet au lendemain de la démission du gouvernement Rumor les syndicats annulent avec servilité et empressement une grève générale. C'est un aveu d'échec de la tentative de se mettre à la tête de la vague montante des luttes ouvrières pour en contenir la puissance subversive : c'est en même temps l'approbation des mesures politiques et économiques que les patrons, acculés par l'offensive ouvrière, se voient désormais contraints à prendre.

L'événement décisif qui a déterminé cette conjoncture politique, qui a complètement bouleversé le reste des illusions du front réformiste déjà ébranlé, a été, dans la quinzaine précédente, la lutte à la Fiat. Quinze jours de blocage à outrance de la production, cortèges de milliers et milliers d'ouvriers qui à partir des ateliers d'avant-garde, les carrosseries, rejoignaient les ateliers de mécanique, et les fonderies brisant totalement la base objective de la survie des syndicats : l'isolement entre les différents ateliers.

Le rapport entre les avant-gardes de *Lotta Continua* et la masse ouvrière est désormais devenu un rapport de direction politique générale : le mot d'ordre central de la lutte « Agnelli, l'Indochine est dans ton usine » témoigne du bond en avant de l'attitude anti-productiviste, désormais largement répandue parmi les ouvriers, à la prise de conscience du problème du pouvoir et de la lutte armée qui, désormais, sont en jeu.

A la fin des vacances la bourgeoisie, avec ponctualité, a présenté aux masses et tout d'abord à la classe ouvrière la note d'une année de luttes continues. Que veut faire Colombo, le premier ministre, avec son *gouvernement* de « salut public » ?

Tout d'abord faire payer aux ouvriers et aux masses prolétariennes les frais de la tentative faite, in-extremis, par la bourgeoisie pour éviter une crise conjoncturelle de grande dimension.

Il ne faut pas se faire d'illusions : une augmentation du chômage dans les prochains mois se vérifiera quand même et la bourgeoisie le veut.

Ce que le gouvernement cherche à éviter, c'est que le contrôle des conséquences sociales de ce processus lui échappe. Il s'agit de rouvrir le crédit aux petites usines en libérant les banques des engagements imposés par les institutions provinciales et la sécurité sociale. C'est-à-dire faire les nécessaires pour maintenir en vie tous les secteurs parasitaires de l'économie italienne gigantesques mais : indispensables à l'équilibre précaire au sein des différentes couches de la bourgeoisie.

Le deuxième objectif, le plus important, est garantir la reprise de la production dans les usines, de briser cette chaîne de grèves autonomes que les économistes bourgeois appellent « conjoncture groupuscu-ouvrière le chantage de la crise, laire », faire peser sur la classe du chômage, de nouveaux impôts. Décourager les éventuelles velléités de certains secteurs du syndicalisme italien qui essaient encore de chevaucher le tigre de l'autonomie ouvrière preparer dans les faits et avec une campagne d'opinion une attaque frontale pour isoler et liquider les avant-gardes ouvrières dans les usines et faire front militairement aux soulèvements des masses s'ils viennent à se répéter.

Jamais comme en ce moment gouverner a signifié faire produire, faire travailler, rétablir cette intensité d'exploitation que les patrons jugent normale ; jamais la sphère du marchandage politique n'a dû faire les comptes si directement avec le mécanisme du système d'usine. Peu nous importe de faire tomber le gouvernement, ce qui nous intéresse c'est que ce gouvernement ou n'importe quel autre ne puisse gouverner.

Le troisième objectif sur lequel se décide le développement de la lutte des classes dans les années à venir est de démontrer aux ouvriers que « la lutte ne paie pas, qu'après une année de grèves, de coulages des cadences, d'indiscipline dans les usines, les conditions de vie et de travail des ouvriers sont pires qu'avant : on gagne moins, on travaille plus et le chômage augmente.

Une partie fondamentale de l'accomplissement du programme gouvernemental est confiée au mouvement ouvrier contre-révolutionnaire : le P.C.I., le P.S.J.U.P., les syndicats. Il était prévisible depuis longtemps que le développement de la lutte des classes aurait inévitablement poussé le P.C.I. à défendre le carré de la bourgeoisie. Pour nous cela a été un objectif poursuivi consciemment afin que les masses puissent finalement trancher une ligne de démarcation claire entre les amis et les ennemis. Certains, au contraire, se sont rendus compte de cela il y a peu de temps seulement : peu nous importe. Les faits sont désormais incontestables. Le P.C.I. et les syndicats se sont entièrement et ouvertement mis du côté de la reprise de la production, des mesures économiques gouvernementales, du retour à la « normale » dans l'usine : autrement dit, du côté de l'exploitation, du chantage, du despotisme d'usine, du patron.

Ainsi s'est désormais clarifiée d'une façon déterminante ce que nous considérons comme une démarcation de classes décisive en ce moment : la position vis-à-vis de l'économie nationale et de la production. Le processus révolutionnaire ne peut pas faire moins qu'entraîner la bourgeoisie et son appareil productif dans une crise toujours plus aiguë. Si cette crise apparaît sur la vague d'une offensive ouvrière comme à l'heure actuelle, tant mieux : les temps nous sont favorables. Il est inévitable que la classe ouvrière soit la première à payer les frais de cette crise par la détérioration de ses propres conditions de vie : c'est écrit dans les lois du système salarial. Tout cela n'a rien à voir avec une défaite politique, tout au contraire.

Les patrons entrent en crise et les opportunistes de tous genres volent à leur secours. L'argument qu'ils utilisent est toujours le même : « Nous sommes tous sur la même barque », a dit Colombo. « Nous pensons que le danger principal est constitué à l'heure actuelle par la chute de la production », a dit Berlinguer (vice-secrétaire du P.C.I.).

Cet été il n'y a pas eu de vacances ni pour le gouvernement ni pour le prolétariat. Les luttes de Reggio, de Porto Marghera, de Trente (même qui a caractérisé Reggio) font partie des principales luttes des dernières années. Dans ces trois situations politiques la lutte a vu les organisations réformistes complètement écartées et la rage prolétarienne a explosé trouvant en face un front serré composé de flics, patrons, syndicalistes.

Deux fois la police a tiré, chose qui a été présentée comme naturelle par toute la presse, y compris « l'Unita » (quotidien du P.C.I.). A Reggio, il y a eu un mort, tout de suite oublié. On n'est plus au temps d'Avola et Battipaglia (1). A Reggio on a aussi répondu au tir de la police du côté opposé des barricades.

C'est un événement qui doit nous faire réfléchir ; la dimension et la durée d'un affrontement qui embrasse toute une ville de 150 000 habitants, depuis presque deux mois où plus de 10 000 flics n'ont pas réussi à rétablir l'ordre, mais au contraire n'osent pas entrer dans certains quartiers, peut nous faire comprendre comment les étapes du processus révolutionnaire peuvent être rapidement brûlées par le caractère explosif de la situation italienne.

Il a suffi d'une semaine, à partir de la rentrée, pour comprendre que c'est une illusion opportuniste de croire que la lutte ouvrière avait déjà atteint son sommet.

Dans les usines de Milan, la lutte a immédaitement repris, avec à sa tête les avant-gardes autonomes développées au cours de l'année dernière. A Turin le contrat-bidon avec lequel patrons et syndicats se sont imaginés arrêter les luttes avant les vacances a désormais généralisé à toutes les usines Fiat la révolte et la volonté de lutte qui étaient restées confinées dans les seuls ateliers de Mirafiori (principale usine Fiat à Turin).

(1) Avola et Battipaglia sont deux villes du sud de l'Italie où, l'an dernier eurent lieu des explosions brutales de la colère des masses. Ces véritables soulèvements locaux ont fait de nombreux morts.

Un des mots d'ordre de l'heure était : « Désarmement de la police ! ».

LA BALLADE DE TRENTE

Deux fascistes marchent, entourés de centaines de prolos, les mains derrière la tête, une pancarte attachée autour du cou : « Nous sommes des fascistes. Aujourd'hui nous avons poignardé trois ouvriers de l'Ignis : voilà notre politique vis-à-vis des ouvriers. »

C'est là l'image exaltante qui rebondit de Trente dans toute l'Italie en faisant frémir d'indignation et de peur les patrons, scandalisant les syndicats, remplissant de joie et d'orgueil les prolétaires.

Cet événement marque le point le plus chaud de la lutte acharnée que les ouvriers de Trente ont engagée contre Borghi, le patron de l'Ignis, usine de frigos située à Spini-di-Gardolo ; d'une lutte qui a fait couler tous les plans du patron, toutes les motivations politiques qui avaient poussé l'Ignis à ouvrir il y a six mois, une usine dans cette région. Borghi a tout misé sur l'avantage politique qu'il pouvait en tirer, en disposant d'une main-d'œuvre arriérée de provenance paysanne, attirée par le mirage d'un salaire moyen fixe supérieur à toutes les usines de cette région.

Les premiers mois semblèrent lui donner raison, mais vers juillet, commencèrent pour le vieux tyran, les mauvaises surprises.

A la suite de quelques luttes isolées, les ouvriers réunis en assemblée écartèrent les propositions des syndicats et se prononcèrent en masse pour : la catégorie égale pour tous, le débrayage sans préavis et la grève tournante, comme méthodes de lutte pour la rentrée.

LA PREMIERE BARRICADE

Borghi cherche à refaire le jeu de son usine de Varèse. Il joue la carte du syndicat jaune pour reprendre en main une situation qui, désormais, lui échappe. Mais la première tentative de la C.I.S.N.A.L. (syndicat fasciste) de tenir une assemblée dans l'usine, trouve les ouvriers préparés et résolus : on fait une barricade et on arrête le travail pendant des heures.

Le niveau d'autonomie exprimé dans ce refus, la maturité politique des avant-gardes internes, la capacité de s'organiser soi-même de façon unitaire sur ses propres objectifs de lutte ont terrifié le patron.

UNE HACHE ET UN PASSEPORT

L'Ignis était en voie de devenir un exemple, ses luttes menaçaient de devenir celles des autres ouvriers de la région, ceux de Michelin et de Grundig.

Il devenait absolument urgent pour les patrons de reprendre en main la situation et d'utiliser pour cela le sale instrument de la provocation fasciste.

LES EVENEMENTS DE VENDREDI

Vendredi 30 juillet à 13 heures les syndicalistes de la C.I.S.N.A.L. forts d'un jugement du procureur de la République, se présentent à l'Ignis pour tenir un meeting dans l'usine. Les adhérents de la C.I.S.N.A.L. sont en tout une dizaine mais dans la salle du meeting on s'entasse : tous les ouvriers sont venus en masse, le boycott est complet, les syndicalistes ne réussissent pas à parler ; ils sont noyés sous une marée de sifflets et de huées.

Entre temps arrive aux portes des grilles une dizaine de bagnoles venues de Trente, Bolzano et Vérone, remplies d'une quarantaine de nervis armés de chaînes, bâtons, couteaux et pistolets.

Trois voitures de police se contenteront pendant toute la durée des événements d'observer calmement la situation.

Un ouvrier s'approche des nervis pour demander des explications ; il est sévèrement malmené ; immédiatement les ouvriers présents donnent l'alerte et près de quatre cents travailleurs déboulent sur la place ; ils sont accueillis par une pluie de pierres (à laquelle ils ripostent tout de suite) et par l'explosion de deux bombes qui creusent la chaussée sur trente centimètres.

Alors les ouvriers chargent, sortent de l'usine et défoncent les fascistes à coups de poing et de pieds.

Pas un n'est épargné. Paniqués quelques nervis sortent les pistolets et tirent quelques coups.

Un ouvrier est frôlé à la tête par une balle. Il y a un moment d'hésitation, ce qui suffit à permettre aux criminels de se protéger derrière les voitures de flics et de s'enfuir à travers champs.

Les ouvriers se lancent à leur poursuite pour en finir une bonne fois pour toutes ; deux ouvriers (Tenuta et Matteri) plus en avant que les autres, accrochent une paire de fascistes au coin de la rue de Spiri, des camarades tombent frappés à coups de couteau (l'un au ventre, l'autre au côté gauche, à quelques millimètres près, dira le médecin, la blessure était mortelle).

Les ouvriers arrêtent leur charge pour secourir les deux camarades, et les fascistes peuvent ainsi s'enfuir à travers la campagne et disparaître.

L'ambulance est à peine partie avec les blessés, qu'arrivent sur place pour faire « œuvre de médiation », l'avocat Mittolo de Bolzano (conseiller régional du M.S.I. (1), exécuteur de partisans en 45), le syndicaliste Del Piccolo de la C.I.S.N.A.L. et le docteur Seccon du M.S.I.

Ce dernier, bien connu des ouvriers, s'évanouit dans des circonstances « bizarres », et est immédiatement évacué par un fourgon de police.

Les deux autres ont l'imprudence de se présenter et sont vigoureusement invités à foutre le camp. A ce moment les ouvriers intrigués par le poids de la serviette de Del Piccolo l'ouvrent et y trouvent une hache et un passeport.

La décision est unanime : tous doivent voir ce qui arrive aux sbires des patrons qui tentent de perturber la lutte ouvrière.

Un cortège d'au moins trois cents ouvriers avec les deux bandits, mains sur la tête se dirige sur Trente.

Sept kilomètres sur la route de Brennero sont complètement bloqués. Sous une pluie battante, les gens s'arrêtent, s'informent et se joignent au cortège.

TOUT LE MONDE DOIT LES VOIR

L'objectif à atteindre est l'usine Michelin mais auparavant on s'arrête à l'hôpital pour prendre des nouvelles des deux camarades.

C'est devant l'hôpital que sont accrochées au cou des deux ordures les pancartes.

Durant quatre heures le cortège défile dans les rues centrales de la ville et grossit. En vain les flics en civil essaient par de rapides coups de main de libérer les prisonniers.

Amato, le préfet de Police « démissionné » justifiera la tardive intervention policière en disant : « je n'ai pas cru opportun d'exposer gravement la sécurité de mes hommes ». Vers 17 heures, quand le cortège arrive en vue de l'usine Michelin, les flics interviennent en force. Il faut deux charge avec grenades lacrymogènes pour dégager les prisonniers.

Ce cortège a eu la signification d'une juste riposte populaire aux tentatives patronales d'utiliser les fascistes comme facteurs d'intimidation de l'intérieur (C.I.S. N.A.L.) et de l'extérieur de l'usine. La capture et la dénonciation publique de deux coresponsables, pris sur le fait, a démontré que ceux qui utilisent la violence et la terreur contre les ouvriers doivent en rendre compte directement devant les forces populaires.

TOUT :

Suite de la page 1

tion à la victoire — dans cette époque où le rêve d'un poète, Rimbaud, devient une lutte sociale — changer la vie : le communisme.

Bref, nous voudrions que ce journal soit populaire : un lieu de l'expression de tous les indignés, de tous les frustrés, de tous les révoltés. Tous les aspects de la vie sociale y passent. Dans une société de classe, il n'est pas un fait divers qui ne porte une empreinte de classe. Ensuite, nous, intellectuels révolutionnaires, nous y exprimerons notre révolte là où elle est vécue. Nous ne voulons pas être ces êtres immatériels et parfaits, nouveaux prêtres de la contestation, mais des gens du peuple révolutionnaire, ouvriers et étudiants ou autres qui luttent dans les années 70, dans une métropole impérialiste. Ceci dit, nous nous sommes forgés une expérience, un point de vue d'ensemble et nous ne les garderons pas pour nous. Le peuple a besoin de la connaissance d'ensemble du mouvement historique pour réussir la Révolution.

Bref, nous ne voulons pas être seuls à parler dans ce journal.

Ces rapports entre les militants et les gens sont une des armes de la construction de la libre centralisation dont nous avons besoin pour vaincre Marcellin et Séguy.

Qui va parler le mieux et le plus fort, la bourgeoisie ou le prolétariat, la bataille entre une poignée de flics idéologiques de « France-Soir » ou du « Parisien » et l'expression des masses est engagée — tout ça n'empêche pas Nicolas que la Commune prépare sa revanche éclatante dans les années 70.

macht
werkers
mijn
LIMBOURG
TOUJOURS

Depuis plusieurs mois les patrons veulent faire bosser les travailleurs le samedi et revenir à la semaine de 6 jours. Les charbonnages, hypocrites, mettent le paquet : 135 FB (12,15 F) de plus pour ce jour supplémentaire passé au fond dans la poussière.

Le 1er septembre à Zolder, les mineurs suivant le mot d'ordre de « Force des Mineurs », décident de se mettre en grève. Ce qu'ils veulent : une augmentation identique pour tous, le droit à la retraite avant d'être rongés par la silicose, le droit à une médecine qui ne soit pas au service du patron, le droit enfin pour marocains, turcs, grecs, à un logement décent.

A travers les luttes qu'ils ont menées, ils savent que tout cela, ils ne l'obtiendront pas par des négociations mais par la lutte.

Ils savent aussi que la lutte doit se mener dans tous les puits ensemble, seul un arrêt total de la production peut paralyser le patron.

A Zolder, il n'a même pas fallu de piquet de grève pour démarrer. Même enthousiasme à Watershei.

Mais le « Comité Permanent » élu pendant la grève de janvier divise les travailleurs. « N'écoutez pas Force des Mineurs, ce sont des étudiants révolutionaires ! Et puis on a prévu une grève pour le 14 septembre. Toutes les organisations seront alors ensemble ! »

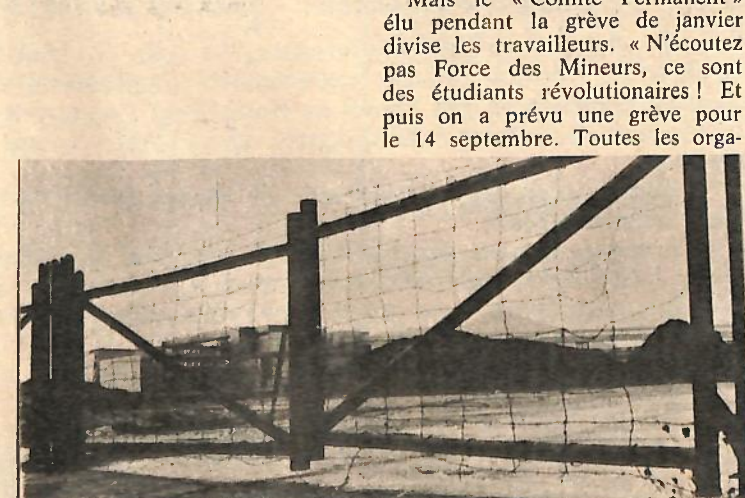
A la radio et à la télé, les syndicats annoncent qu'il n'est pas question de verser des indemnités de grève à un mouvement lancé par la base.

Cependant à Zolder, la grève continue. Aux piquets maintenant en place, beaucoup de Marocains. Mercredi, les bus, ces trucs inconfortables et sales qui ramassent les travailleurs dans toute la région, vont passer de leur emploi de transport de marchandise humaine à celui de bélier ; d'ordinaire ils s'arrêtent devant l'usine, cette fois dans la foulée des flics, ils enfoncent les piquets de grève, pénètrent dans la mine, et déchargent les mineurs juste à la porte des ascenseurs.

A Watershei, même tactique.

A Beringen, où la grève s'était étendue, les ingénieurs et les flics cognent ensemble sur les grévistes.

A Zolder, le jeudi 3 septembre, les flics interviennent brutalement. De plus, les travailleurs sont divisés et les Flamands sont influencés par le Comité Permanent qui les pousse à la reprise. A midi la grève est terminée. Elle aura duré du mardi soir au jeudi midi. Cette grève n'est pas une défaite. Elle a au contraire, dévoilé un ennemi plus dangereux parce que moins visible : le Comité Permanent.



1. 75 FB supplémentaires par jour pour tous les travailleurs (6,75 F).
2. Retraite après 25 ans de travail au fond au lieu de 30 ans.
3. Relogement des travailleurs immigrés : Marocains, Turcs, Grecs, dans des maisons de pierre.
4. Refus des médecins de la mine. Liberté dans le choix du médecin pour accidents et maladies.
5. Salaire mininmum journalier : 600 FB en surface (540 F) et 700 FB au fond (630 F).
6. Pendant toute grève déclenchée ou non par les syndicats, versement aux syndiqués des indemnités de grève et aux non syndiqués des indemnités de chômage.
7. PAS DE PAIX SOCIALE.
8. Non à la hausse des prix et à la T.V.A. qui doit être appliquée à partir du 1er janvier 1971.

EXTRAIT D'UN TRACT

Quand le Comité Permanent annonce la grève pour le 14 septembre, il veut faire la même chose que les syndicats : empêcher les mineurs de faire la grève. Le patron a trouvé un nouvel allié : le Comité Permanent travaille aussi pour le profit des patrons.

CONTRE CET ENNEMI DEVENU PLUS FORT NOUS DEVONS AUSSI AUGMENTER NOS FORCES : NOUS ORGANISER, NOUS PREPARER POUR CONTRECARRER L'ATTAQUE DES PATRONS ET SES ALLIES.

Camarades mineurs !

Nous devons AUGMENTER NOS FORCES et SEULEMENT COMPTER SUR NOS PROPRES FORCES et ENSEMBLE AVEC TOUS LES OUVRIERS DE BELGIQUE nous lutterons contre L'ATTAQUE NATIONALE de CAPITALISTES sur la CLASSE OUVRIERE : l'instauration de la T.V.A. le 1er janvier 1971.

TOUT!
CE QUE NOUS VOULONS : TOUT !
QUINZOMADAIRE - 23 SEPT. 70 - 1 F - N° 1

UNE NOUVELLE ATTITUDE POLITIQUE

On part de la Commune de Paris, regardez-la, c'était la dictature du prolétariat, c'était libre et créatif, fraternel et chaud. On va au communisme, à de nouveaux rapports sociaux, liquidant le pouvoir d'une minorité basée sur la police, le savoir, la manipulation des masses, et la répression syndicale. De nouveaux rapports sociaux liquidant la division sociale du travail (je pense, tu bosses : deux mondes). De nouveaux rapports sociaux réveillant dans tous les domaines de la vie sociale jusqu'à la pollution, la bagnole et la famille, l'initiative populaire, l'organisation libre et égalitaire des producteurs, créatifs dans des lieux de démocratie directe (conseils, A.G., C.A.) ; un seul salaire pour tous, vers un homme nouveau (à la fois ouvrier, paysan et intellectuel). Contre l'homme façonné par la bourgeoisie. Contre tout ce qui divise, fractionne, cloisonne, nous irons jusqu'à la libération de la femme, dernier bastion de la propriété privée.

Ça on l'a lu dans Mai, la première révolution du monde qui n'ait pas connu comme cause immédiate une aggravation brutale de la misère des masses ; on l'a lu dans Mai pendant les quelques jours de liberté qui donnent à la bourgeoisie une colique chronique, au peuple un espoir diffus et profond, indéracinable.

Il faut savoir ce que l'on veut ; voilà ce qu'on veut. On peut le vouloir car ce sont les gens qui l'ont voulu pardessus la tête de ceux qui pensent et veulent pour eux, bourgeois au pouvoir ou du P.C.F., professeurs, journalistes et curés, et aussi gauchistes acharnés à vouloir répéter strictement la Révolution d'Octobre de 17 en Europe de 1970.

Ce sont d'abord des jeunes et des étudiants qui l'ont fait et voulu, tout le monde n'a pas suivi c'est sûr ; mais toutes les révolutions authentiques ont commencé chez ces gens-là. Finalement le peuple dans sa masse s'emparera de ces idées et les transformera en bataille pour le pouvoir. Car le peuple veut le pouvoir. Si tu as le pouvoir tu peux tout faire, si tu ne l'as pas tu n'as rien ou des mirages. C'est comme en voiture, si c'est ton copain qui conduit et pas toi, tu ne te sens pas bien, tu n'as pas le pouvoir, tu es dans les mains d'un autre, il va te foutre dans un arbre et tu ne peux rien faire. Tout le monde voudra tenir le volant : nous sommes tous des délégués.

Pour toutes ces raisons-là : entendons-nous bien, surtout vous, lecteurs gauchistes, fabricants d'avant-garde en bibliothèque ou partisans « francs-tireurs de la guerre de classe ». L'EMANCIPATION DES TRAVAILLEURS SERA L'ŒUVRE DES TRAVAILLEURS EUX-MEMES.

Soyons clairs, tous les gauchistes, légaux, casseurs, nous, sont en divorce avec les formes de contestation existant à *l'état partiel* parmi les gens. Ils n'expriment ni les idées, ni ne participent correctement aux luttes existant actuellement contre la hiérarchie, pour l'égalité, contre le travail capitaliste, l'idéologie de la productivité.

Or ça, ça existe : il y a l'évidence, deux Frances (deux Europes, deux mondes, y a pas que chez nous) ; une institutionnelle officielle ridicule et matraqueuse : Chaban-Marcellin, Marchais-Séguy, J.-J. S.-S.-Henry Ford, et une autre sauvage, celle des révoltes de jeunes dans les C.E.T., dans les lycées, celles de Flins, de la révolte pure et d'usines, de la révolte planifiée, celle des femmes à la recherche de leur identité, et de la transformation de l'homme, celle des émigrés en lutte pour leur dignité comme à la Standard d'Aulnoy après trois semaines de grèves ils réussissent à chasser un chef raciste, celle de ceux qui en ont marre des sabots de Denver, des p.-v., du métro, des papiers et qui veulent du soleil.

Donc deux Frances et un abcès : les gauchistes. Deux variétés d'abcès. Il y a l'abcès qui s'est fixé sur la France institutionnelle. Vous avez vu Krivine à la télé. Vous savez, il y a la répression, vous savez, le P. « C. » F. est si fort. Bref, il faut faire gaffe et construire le Parti à l'élection de Bordeaux.

Un autre abcès, plus intéressant, les gauchistes révolutionnaires, ils y vont sans hésiter. Malheureusement, le plus souvent, à la place des gens. On appelle ça des pratiques de substitution. Ça veut dire, ils se substituent aux masses, se révoltent à leur place. Ce faisant ils alimentent leur passivité.

Nous aussi il nous arrive de faire ça. Nous ne nous rendons pas compte que la réflexion la plus triste, la plus misérable, la plus déprimante entendue de la bouche d'un ouvrier cette année, c'est : « Si le patron nous fait chier on appelle les Mao ». Elle veut dire quelque chose : l'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des Mao et non des travailleurs eux-mêmes. Ou encore, cette réflexion stupéfiante d'un camarade ouvrier de l'ex-G.P. : « Si la révolution commence et si les masses sont pas prêtes, qu'est-ce qu'on fait ? ». Elle commencera pas, c'est tout camarade.

On ne fera pas la police pour les masses, camarades, on tâchera de garder l'initiative avec les masses. On n'est pas pour attendre que ça arrive tout seul. Mais on marche avec Mao quand il dit : « Il y a deux voies pour construire l'Armée rouge. Soit elle passe quelque part et ramasse deux types de plus, soit elle passe quelque part et aide à créer les organes locaux du pouvoir révolutionnaire, soit elle arme les masses, soit elle donne deux fusils de plus à son groupe. » Chacun peut choisir. Il doit y en avoir qui pensent qu'il faut arriver tout de suite à vingt mille gauchistes organisés par la première méthode, il y en a, nous, qui ont en tête la seconde : ils pensent à des millions.

Donc en plus, on rompt avec les successions d'expériences (même bonnes, Nanterre, Villeneuve, rue Mademoiselle, Flins ou Usinor) non liées entre elles, c'est-à-dire non politiquement liées. Cette années on mènera des batailles politiques et tactiques, on va discuter de plans d'intervention, on va chercher à édifier des tactiques de développement de la contestation au sein du mouvement revendicatif. On ne laissera pas ça à la ligue communiste.



Tout ça nous donne la cohérence d'une nouvelle attitude politique si l'on ajoute qu'on liquide le militantisme chrétien. Bref on va faire du travail avec les masses, par du travail de masse ; on ne va pas se présenter en crucifiés adorateurs du peuple mais en agitateurs, organisateurs, meneurs et propagandistes simplement convaincus que si on n'aime pas les gens, autant partir immédiatement taquiner le goujon ou autre chose.

Les gens luttent pour vivre, nous aussi. Et mourir pour vivre autrement, mener, continuer la lutte pour abattre le vieux monde, n'est pas un drame. Ne pas penser tout le temps à sa survie personnelle ne demande pas qu'on se force dans sa chambre et dans sa tête mais simplement la participation à un mouvement fraternel de combat ininterrompu. Donc, on sait ce qu'on veut, on commence à lire Mai, on n'est pas trotskyste on veut pas refaire Octobre, on n'est pas prochinois, qu'ils aillent en Prochine (on admire la révolution chinoise, c'est le plus grand moment révolutionnaire actuel et le plus avancé, simplement dans nos métropoles impérialistes on a des problèmes nouveaux à résoudre). On est en Europe, on veut la révolution de transition vers le communisme dans un pays impérialiste très développé.

On voudrait que ça aille vite. On est conscient que l'essentiel et le développement de l'autonomie de décision de la classe ouvrière, sa participation à la lutte sociale d'ensemble dans la vie ; que cela permettra la constitution de l'autonomie prolétarienne. Tant qu'il n'y a pas ça, rien de décisif. Simplement des mouvements de la jeunesse intéressants, créatifs, à étudier soigneusement et sans dogmatisme. On ne peut faire l'économie du développement des mouvements autonomes du peuple, jeunes ouvriers et émigrés des différentes nationalités en tête.

Dans un certain nombre de lieux, grandes concentrations ouvrières développées en expansion, dans lesquelles la scission entre la tête et les jambes est poussée jusqu'à la folie, là où les ouvriers se battront de plus en plus pour détruire le travail et la hiérarchie capitaliste à Flins, Billancourt, Berliet, Citroën, Usinor, Peugeot, Chausson, etc., dans les régions qui entourent ces usines c'est là que l'essentiel se passera.

Seul le prolétariat a la force idéologique, car il est le seul en tant que classe à produire spontanément le collectivisme, à éliminer l'égoïsme, pour transformer en lutte révolutionnaire ininterrompue et jusqu'au bout les rêves de Mai, à changer de A à Z la vie de dingue, de misère morale et matérielle.

FLINS : *Suite de la page 1*

SI ÇA CONTINUE FAUDRA QUE ÇA CESSE

A quoi peut-on rêver au mois de juillet, si ce n'est aux vacances, à la mer, à tout, sauf à l'usine, à la vie quotidienne.

Travailler à la chaîne, c'est monotone, aliénant, mais quand il fait beau dehors, cela devient absurde. On est là à transpirer alors qu'on rêve de la piscine, de la mer, on est là, contraint à travailler debout alors qu'on rêve d'être dehors au soleil.

Ce lundi, vers 15 heures, c'était à peu près l'ambiance qui régnait sur la chaîne. Entre le rêve pour échapper à la réalité, et la réalité à laquelle seul on ne peut échapper que par le rêve, la lutte de classe était loin. Les plus révoltés de l'heure étaient simplement moroses à l'idée de rester là jusqu'à 11 heures du soir.

Quand tout à coup là-bas, à l'autre bout de chaîne, quelque chose arrivait, une espèce de masse informe, c'était un cortège et au fur et à mesure qu'il s'approchait, on entendait des cris, des sifflements mais rien de précis.

Deux travailleurs brandissant un vieux bout de carton sur lequel ils avaient écrit grossièrement : **A bas l'injustice sur les salaires !**

En effet le vendredi précédant les payes n'avaient pas été grosses et inégales comme d'habitude : jusqu'à 100 F de différence pour un même travail.

Ils étaient deux cents environ, Français et immigrés, pas un ne criait la même chose. Mais les visages étaient réjouis. Rien, pas de mot d'ordre, rien de cohérent dans ce débrayage ou plutôt si, une idée qui flottait en l'air : ras le bol. Personne ne l'a dit mais c'était cela. Pendant deux heures, le cortège défila dans l'usine. Il fut peu suivi mais c'était un souffle de liberté dans l'usine.

On aurait pu croire à un échec, les deux cents n'ayant pas entraîné la masse. Pourtant une semaine plus tard, à l'opposé de l'usine, **cinquante travailleurs** débrayent à l'appel de la C.F.D.T. Ils ne sont que cinquante. L'un d'entre eux prend la parole, entraîne les autres à défiler et ils se retrouvent mille, d r a p e a u rouge en tête.

Et cela, quinze jours avant les vacances. Pour un ouvrier, vacances et liberté c'est synonyme, mais les vacances il faut les attendre onze mois durant onze mois de chaîne, onze mois à attendre la fin de la journée, la fin de la semaine, à attendre les vacances.

Alors souvent la liberté tout de suite devient un besoin, et quand c'est un besoin, on la prend la liberté. On brise l'aliénation, la monotonie du travail par la grève. On brise le carcan de répression que représentent les chefs. On prend un peu de liberté.

Aujourd'hui à Flins, le travail a repris. Les vacances sont terminées et déjà on attend...

Mais cette année, à Flins, on n'attendra pas le mois de juillet.

Paris, le 5 avril 1967.

La crainte m'a saisi mais c'est moi qui l'ai cherchée, me voici revenu repentant me traînant par terre avouant à tous mes péchés. Mon pays a bien changé, ils n'ont plus aucun principe et j'ai perdu tout espoir ma peine s'est accrue et j'ai brisé ma guitare de colère, j'ai cédé au blasphème mon caractère s'est modifié j'ai choisi de rester seul. Il a fallu l'âge mûr pour me jeter dans la Révolte pour être livré aux pires épreuves.

POEMES

Montreuil, le 18 février 70.

De la mairie de Montreuil à l'usine Arena mon caractère s'est aigri mon allure était très vive, ô sages comprends-moi dure est ma peine plus dure que celle de tout le monde, elle s'est dévoilée aux filles sans sève qui à changer mon visage, elle refuse de voir mes cheveux blancs.

Vous auriez pu écrire ici

HISPANO, deux camarades ont été licenciés. Leurs deux ateliers ont débrayé pendant la journée. La colère était grande. Leurs camarades ont mené une grande campagne d'explication contre le travail et promis dans toute l'usine la diffusion d'extraits du « Droit à la Paresse » de Lafargue. Ils ont refusé d'être licenciés et sont revenus dans leur atelier. Ça va continuer.

A RENAULT BILLANCOURT début de bagarre à la caisse d'acomptes. Beaucoup d'ouvriers n'ont plus d'argent. Ça va continuer.

A L'ALSTHOM, grève sur 50 centimes pour les O.S., 30 centimes pour les O.P. dans deux ateliers. A bas la rallonge à la tête du client. Le soutien commence à s'étendre à toute l'usine.

69 rue Mademoiselle

ICI LES CASSEURS CONSTRUISENT

Dans le 15ᵉ, il y a environ cinq mille travailleurs immigrés. 80 % sont algériens. Tous vivent dans des conditions dégueulasses : des hôtels et foyers branlants où les types paient en moyenne 100 F par mois chacun à quatre ou cinq par chambre.

Ils travaillent à Renault, à Citroën ou sur les chantiers. L'exploitation, ce n'est vraiment pas la peine de leur expliquer ce que c'est : ils savent ! Ils sont moins payés que les travailleurs français, ils subissent à l'usine et dehors le racisme entretenu par les patrons ; et quand ils rentrent dormir, c'est pour se retrouver entassés avec l'hôtelier-flic qui refuse de faire les réparations et les oblige à manger dans son restaurant : tout ça avec l'appui des flics qui ratonnent dans le quartier le soir.

En bref, dans le 15ᵉ, il y a cinq mille types révoltés et qui disent eux-mêmes qu'ils en ont marre de vivre moins bien que les chiens : les chiens au moins ne travaillent pas. Alors, quand la bourgeoisie décide de « rénover » le quartier pour en faire un nouveau 16ᵉ et qu'elle commence à expulser les travailleurs de leurs logements, quand des chantiers s'élèvent des immeubles de luxe ou des H.L.M. que même les travailleurs français du quartier ne peuvent pas s'offrir, la révolte frise la révolution.

Un exemple : 69, rue Mademoiselle, début mai, les pressions et les menaces du propriétaire et de la police font que dix-sept travailleurs quittent l'hôtel pour la rue. Mais quatorze autres sont déterminés à rester chez eux. La m a i r i e U.D.R. envoie cinquante flics casqués, la matraque à la main et chiens policiers en avant pour les intimider. Résultat : la rue se remplit de travailleurs français et algériens du pâté de maison et les flics foutent le camp tête basse et matraque rentrée !

Des lycéens de Buffon apprennent ça et rappliquent : les nombreuses luttes violentes de l'année contre l'administration et les fascistes font que les flics ne leur font pas peur. Ils décident de populariser la lutte commencée spontanément et d'utiliser ce premier abcès de fixation comme base d'appui sur le 15ᵉ.

A ce moment se crée le G.R. XV (Groupe Révolutionnaire) qui regroupe tous ceux, lycéens, travailleurs ou étudiants, qui veulent lutter politiquement contre les expulsions et changer les conditions de vie dans le quartier. L'étiquette on s'en fout, on travaille avec ceux qui veulent et qui viennent établir avec nous la politique à mener, au cours des assemblées générales. De toute façon, à ce moment-là, on était trop pris par la pratique pour poser tous les problèmes qu'on pose maintenant. Ça n'a pas si mal marché d'ailleurs puisqu'on a réussi à conserver la base d'appui pendant les vacances et à mener tout un travail d'enquêtes sur le quartier qui nous a permis de commencer à connaître la réalité du 15ᵉ.

Aujourd'hui, tout le quartier sait ce qui s'est passé ; il y a deux foyers en grève des loyers et comme les menaces d'expulsions se précisent de plus en plus, les grands panneaux qu'on a collés dans les rues les plus passantes attirent la foule.

COMMENT ON TRAVAILLE

C'est vrai malgré tout que c'est difficile de se lier à la population française et de leur faire comprendre que c'est le même combat : ça fait trois mois qu'on est dans le quartier et les contacts suivis, on commence seulement à les avoir.

On est en rapport avec le comité d'action Citroën et, avec la rentrée scolaire, on commence à être assez nombreux pour systématiser le boulot sur les foyers.

A la dernière assemblée générale, on a décidé de se répartir en sept brigades de trois camarades : cinq sur les foyers de travailleurs immigrés, une sur un foyer de jeunes travailleurs bretons et une sur les chantiers qui sont de plus en plus nombreux. Tout ça peut amener une liaison ouvriers-étudiants si le boulot est correctement mené. Pour ça, on a décidé que chaque brigade devait être autonome politiquement, c'est-à-dire capable d'impulser la lutte et de faire le lien de la vie du quartier avec tous les aspects de la vie, d'élargir au point de vue d'ensemble.

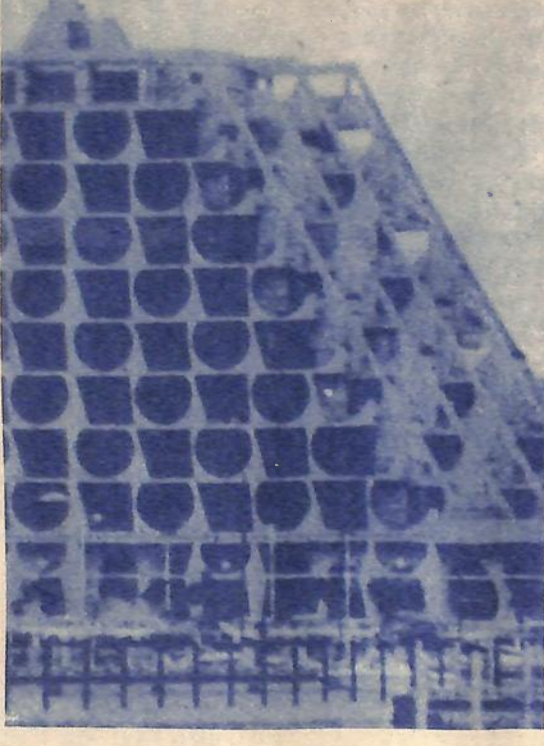
Ces sept brigades — et il y en aura d'autres suivant l'état de nos forces — sont contrôlées politiquement par l'assemblée générale où s'expriment tous les points de vue et où est définie la politique d'ensemble sur le quartier, les rapports avec les autres groupes, etc.

Un des moyens sur lequel l'A.G. a décidé de mettre le paquet est la maison du peuple au 69, rue Mademoiselle. On s'est inspiré de l'expérience de Villeneuve-la-Garenne (on va faire une projection de diapos sur le sujet dans le quartier avec les camarades des Beaux-Arts). Cette maison doit avant tout être un lieu de rencontre du peuple et satisfaire le besoin que les masses ont de vivre mieux et de s'exprimer.

Permanence juridique, permanence médicale, cours d'alphabétisation (réciproques !) et surtout centre de loisirs populaires. La base d'appui cristallise les contradictions de la justice et de la médecine de classe et unit le peuple contre l'oppression capitaliste. Tout le monde peut y exprimer sa créativité (dessin, musique, poésie...) et y partager les expériences de lutte, les victoires et les échecs des uns et des autres.

Dans le 15ᵉ, c'est déjà moins le paradis des spéculateurs immobiliers. La maison du peuple respire la politique, mais une politique qui vit au rythme des masses.





11 mois sous pression,
le 12e sous contrôle !

(suite de la page 1).

L'évasion est difficile, les routes sont saturées de bagnoles, l'évasion en masse se fait dans le cadre de l'ordre établi. Cette année, les CRS ont soigneusement poursuivi tout ce qui dépassait ce cadre, les jeunes trop bruyants le soir, sur les plages la nuit, la musique dans la rue et le camping « sauvage ». L'ordre habituel doit régner et il ne faut aucune rupture avec la vie quotidienne sinon ce ne serait plus comme avant et on ne reprendrait pas le boulot avec les mêmes yeux et les mêmes idées dans la tête. La seule chose qui change vraiment c'est le paysage. Quant au reste, comme nous le dit la patronne d'un restaurant ouvrier à La Ciotat : « C'est tout juste si on a le droit de respirer ».

Jeunes ouvriers du Chantier Naval à la Ciotat.

« Toute l'année ici on travaille et on dort. Il n'y a rien à faire dans le coin, on vit dans des « relais » où habitent tous les jeunes, comme au pensionnat. L'été, les suédoises arrivent. On drague mais on a tout le temps les flics sur le dos, dès qu'on a un peu bu on passe la nuit en tôle. A la rentrée, il va sûrement se passer des choses. »

Jeunes sur la plage de Palavas-les-Flots.

« Pour partir en vacances, on fait la tournée des patrons, on met tout ensemble et on y va. Là on est quatre mecs mais c'est pas vraiment la joie. On essaie de draguer des filles mais comme nous on se sape pas, on est en blue-jeans. C'est ce qu'on porte tout le temps, on va pas s'acheter un costume pour aller en vacances, on se fait brimer par les minets du coin. La seule distraction, c'est la boîte à 1 500 F, et on trouve même pas ce qu'on veut. »

Deux filles au camping.

« Ça a été dur pour partir, nos parents ne voulaient pas nous laisser partir avec nos deux copains. On a tenu bon et on est parti en stop. Ici c'est pas mal parce qu'il y a des jeunes et qu'on s'est regroupé : on fait la popote ensemble, à tour de rôle. Le soir on essaie de mettre de l'ambiance, mais les gens ne dansent pas. Pour eux, les vacances, c'est le bronzage : on bronze un côté et puis l'autre et on dit au voisin en rentrant : « on a passé de bonnes vacances ». Mais ils s'ennuient. »

Chez les jeunes, la révolte contre les flics et l'ennui couvent. Chez les autres, le poids de la résignation est plus grand.

Une famille au camping de Palavas-les-Flots.

« Nous partons en camping depuis dix ans. Nous aimons ça. Chaque année, nous économisons pour pouvoir nous acheter notre nouveau matériel parce que les gosses grandissent et à chaque fois il faut racheter des sacs de couchage. Ici, c'est un camping bon marché, on est serré mais tous les autres campings étaient bondés. On sait qu'il y a des endroits mieux. A côté d'ici par exemple, il y a des gens qui campent sur l'herbe mais c'est interdit. Trois semaines de vacances, c'est pas beaucoup quand on travaille toute l'année mais les vacances pour nous, c'est surtout le dépaysement et si on reste chez nous dans le Jura, c'est pas des vraies vacances. »



LES VACANCES, C'EST PAS UNE QUESTION D'ARGENT.

Ils ont installé leur tente à l'endroit où l'égout déverse les eaux sales du camping de 1 500 tentes et, comme 80 % des Français d'après le dernier sondage de la SOFRES, ils sont contents de leurs vacances.

Un jeune couple, 3 enfants.

« Pour nous, les vacances c'est vraiment un problème d'argent incroyable. On vient sur la côte parce qu'on aime la mer, mais les locations au bord de l'eau sont hors de prix : 120, 150 000 F pour 3 pièces infectes. Si on est loin de la plage, il faut se payer des heures d'embouteillage. Arrivés sur la plage, si on va sur la plage publique on est entassés les uns sur les autres. Si on reste sur les plages payantes, on ne s'en s'ort pas à moins de 15 F et encore il faut expliquer aux enfants qu'on ne peut leur acheter qu'une glace. »

Ce sont les vacances classiques, dans les campings, HLM des plages où on trouve les mêmes réglementations qu'à la ville et à l'usine. La quasi-totalité des ouvriers part en camping. L'habitude fait qu'on ne cherche pas un pré dans la montagne pour planter sa tente mais les grandes concentrations, au nom d'un point d'eau vital et d'un marchand de légumes. Il est probable que la solitude fait peur parce que même sur la Côte-d'Azur, il suffit de faire 500 mètres à pied pour trouver des plages où il n'y a personne alors qu'on se piétine sur les plages connues.

Cette année, en marge des vacances « normales », certains n'ont pas renoncé à vivre autre chose que l'évasion organisée et réglementée du mois d'août. Ce sont d'abord les festivals pop, pouvant encore être récupéré par le système, mais brisant avec lui également. Et puis ce sont les brèches dans le conformisme et la résignation comme la reconquête d'une plage par les habitants et les vacanciers à Thonon-les-Bains.

Vive les festivals POP ou à bas les festivals POP

Vus par un « hippy » (un jeune ouvrier de 18 ans qui, un jour, en a eu marre de travailler).

« J'ai quitté Saint-Etienne au printemps, parce que j'en avais marre. J'étais dans un CET, maintenant je suis sur la route. On est toute une bande, avant j'étais seul et on s'est retrouvé. On est tous ensemble, on partage tout, on fait la manche, on tape les bourgeois. Des fois, on essaie de travailler, mais on veut pas être exploités, quand on nous propose 2 F de l'heure, alors pas d'accord. On a tous été au festival pop à Aix. Et puis avec tous les autres on a été d'Aix à Biot. Quand on a eu faim et qu'on voyait une vitrine de charcuterie, pour nous c'était la fête. On descend et on se sert. Quand on est nombreux, les flics n'osent rien faire. Les festival pop, c'est chouette parce qu'on se retrouve tous. »

Et d'autres...

« Se retrouver ensemble, des milliers, c'est formidable ! C'est la seule occasion. On mange n'importe quoi, on ne dort pas, on fume, on écoute la musique, on danse. On se parle même si on ne se connaît pas, on s'aime, on se promène tout nu si on veut. C'est cher, oui, surtout que la musique n'est pas terrible, il y a quelques groupes qui sont bien. Les grandes vedettes — Léonard Cohen et Joan Baez — n'ont pas eu de succès. Ça aurait pu être mieux, on est un peu déçus. »

Les premiers festivals pop en France, Aix et Biot, sont un demi-échec. Pourtant des bourgeois rusés, ex-OAS comme le général Clément et son Service d'Ordre de barbouzes, y voyaient une occasion de faire leur beurre : 55 F l'entrée et on attend 50 000 ou 100 000 jeunes. Ça marchait aux USA, pourquoi pas en France ? D'ailleurs il ne s'agit pas que d'histoires de fric. On vous prend cette belle jeunesse qui n'aime pas la société de ses parents, on la parque derrière des barbelés, sans place pour danser, avec ou sans drogue. RTL, Michel Lancelot et d'autres répandent leur baratin idiot dans le micro et tout le monde est sage. Au moins, les jeunes resteront calmes derrière les clôtures, pendant ce temps-là ils n'iront pas tout casser. Seulement lorsque des centaines, peut-être des milliers de jeunes passent sans payer, ils les traitent de petits cons, d'imbéciles. Quand on siffle l'idéologie bêlante de Léonard Cohen ou de Joan Baez, on est des voyous, parce que la non-violence, le pacifisme, la résignation, ça ne marche pas et que l'idéologie hippy, en France, ne prendra pas !

11 mois sous pression le 12e sous contrôle ?

Le mouvement POP ça ne se recopie pas

Aux Etats-Unis, la musique pop était une musique véritablement populaire : les musiciens jouaient dans la rue, gratuitement, au service de la contestation. C'était un mouvement de masse des jeunes américains qui refusaient la guerre au Vietnam, la société impérialiste qu'on leur offrait comme avenir, et se reconnaissaient non-violents, en réaction contre la guerre, naturistes contre la société de consommation, vivant en communauté pour briser le règne de l'intérêt individuel. Depuis, la révolte d'une partie de la jeunesse a pris des formes plus violentes en devenant plus révolutionnaire, soutenant la lutte armée des Noirs contre l'Etat américain fasciste. Et la musique pop a été commercialisée, outil de récupération par les bourgeois, même si les festivals pop comme Woodstock suscitent encore le rassemblement de toute la jeunesse. Les vedettes — prêtres — de la contestation ont, elles aussi, été récupérées : aujourd'hui, toute la bourgeoisie s'extasie devant Joan Baez, c'est plus calme, plus propre, moins dangereux que les Panthères Noires et leurs fusils !

C'est cette musique pop et tout ce qu'elle trimbale, que certains capitalistes voudraient introduire en France. Elle ne correspond pas à un mouvement de masse de la jeunesse comme aux Etats-Unis, et surtout, en France, il y a eu le mois de Mai, les barricades, sans compter, avant, les manifestations contre la guerre d'Algérie. Bref, les « loulous » Français sont des violents, il ne faudrait pas essayer de leur faire ingurgiter, comme en Californie, du bouddhisme ou du Zen, ça les ferait plutôt rigoler.

Pour ou contre les festivals pop ?

ON EST POUR. Parce que c'est vrai que dans les festivals *tout le monde s'aime* (personne n'irait râler quand on lui écrase le pied pour la cinquième fois dans le noir, ou qu'on lui prend sa place). Parce que l'argent ne compte plus pendant trois jours, on se débrouille toujours pour manger et boire. Parce que des milliers de jeunes dormant sur l'herbe c'est autre chose que les quatre murs de l'appartement des parents. Parce que c'est quand on danse, qu'on chante ensemble, qu'on écoute enfin une autre musique que Sylvie Vartan, que l'ennui et la solitude de la vieille société commencent à crever. Comment retourner après sagement au travail, et faire un jour des heures supplémentaires pour se payer un frigidaire.

Mais les festivals répressifs — comme ils l'étaient à Aix ou à Biot — contre le peuple au profit et dans l'intérêt des bourgeois, seront, comme disent les révolutionnaires américains, « ouverts au peuple ou le peuple les fermera »... et fera ses propres festivals.

Le 14 juillet à Aix, par contre, c'était chouette

« Y avait un bal soi-disant populaire. Place du Palais de Justice avec un orchestre tarte ! A côté, le festival classique « for rich people » ! On s'emmerdait. Tous les jeunes s'emmerdaient. Les travailleurs immigrés, eux, ils étaient entassés dans un petit coin, complètement à l'écart. Les jeunes ont commencé à gueuler après l'orchestre. « Ras le bol de la valse musette ». Alors on est monté sur l'estrade avec une guitare et on a forcé l'orchestre à s'arrêter. On a joué ce que les gens voulaient. Pour un bal populaire, la municipalité ne se mouille pas trop.

A cent mètres de là, le champagne coule à flot, au Casino Municipal. La prochaine fois on rayera pas le festival de musique classique.

Pendant qu'on jouait, tout le monde s'est vachement amusé. On a recommencé trois fois. Les immigrés eux aussi ont dansé, chanté. Plus tard, on a quitté en masse le bal et on a continué la fête sur une place dans le quartier arabe. Il y avait des tas de jeunes Français, et des travailleurs immigrés. On a bien rigolé. On s'était organisé avec les travailleurs pour la fête. Mais notre tout petit 14 juillet sauvage, place de la Mairie, ça n'a pas plu à la bourgeoisie. On nous envoie les flics et après on raconte que le 14 juillet c'est la fête de tout le peuple. Parfaitement, le 14 juillet, c'est la fête pour tout le peuple, alors on l'a fêté, on l'a fait. Mais quand on prend un peu de bon temps et que les flics rappliquent, ils sont bien reçus, comme chaque fois. Ils ont même braqué leur flingue et leur mitraillette. *Ridicules, les poulets !*

Les brèches

Cet été, il y a déjà eu des moments de liberté gagnés contre les flics de toutes sortes, dans la fête où tout le monde s'exprimait, dans la musique sauvage, dans la reconquête d'une plage etc. Brêches dans l'ordre oppressant des patrons, ces instants de liberté vécus, les gens ne redeviennent pas comme avant. Ils savent qu'il est possible de gagner, de vivre autrement, de n'être plus seuls et obligés de tout accepter.

Fugitives, ces brêches se multiplieront que ce soit dans les loisirs ou le travail.

A Paris : on pensait qu'on allait enfin s'amuser pour fêter la prise de la Bastille, La Santé de l'époque. Mais aujourd'hui, on commémore le 14 juillet par un défilé militaire sous l'œil humide de Pompidou et de ses généraux, au lieu des centaines de bals populaires dans tous les quartiers de Paris. Les gauchistes avaient appelé à une fête avec vin et frites gratuites et des groupes de musique pop avaient accepté de venir jouer sans être payés. Montrer qu'on n'a pas besoin d'Europe N° 1 pour faire un bal, que des musiciens acceptent de sortir du circuit commercial habituel, que les gauchistes ne sont pas que des casseurs assoiffés de casse, que les gens n'ont pas besoin de « gentil organisateur » pour faire la fête, c'est intolérable.



Les flics se sont donc empressés de faire évacuer la place de la Bastille où des milliers de gens déambulaient. La fête a essayé de se tenir ailleurs, place Daligre, jusqu'à la nouvelle charge de flics. Marcellin nous a pris de court.

Thonon-les-Bains, l'Erdre le vrai été chaud

Port-Ripaille, grand projet de la bourgeoisie qui construit ses bungalows de luxe, sa zone « résidentielle ». *Port-Ripaille envahit tout*. La municipalité a déjà vendu la plage pour une bouchée de pain municipale. Les Thononois et les vacanciers voyaient leur plage diminuer. Un comité d'action (PSU, maoïstes etc.), mobilise.

Les campeurs à qui des tracts sont distribués proposent diverses formes d'action : bombages, manifestation à la mairie en tapant dans des casseroles.

Les baigneurs, voyant le buldozzer creuser une tranchée qui doit séparer la plage publique de la plage privée, l'envoient creuser ailleurs.

Enfin un tract appelle à un pique-nique sur les rives de la propriété privée. En masse, les Thononais, des pêcheurs, sont venus aménager la plage : tout le monde s'y est mis, arrachant les barbelés, rebouchant les tranchées, coupant les arbres qui gênent. Avant, chacun venait s'asseoir sur son mètre carré isolé. Maintenant tout le mone dtravaille dans la bonne humeur. Les jeunes du camping à côté qui s'embêtaient nous ont donné un coup de main. Le soir, on a fait la fête autour d'un feu avec une guitare. Les flics, qui n'avaient pas osé se montrer pendant toute la journée sont venus nous faire évacuer. Quand on s'est dispersé, ils ont essayé de nous arrêter et en ont chopé 16 qui ont été relâchés le lendemain. Quand le peuple s'amuse pour fêter sa victoire, les bourgeois n'aiment pas ça et envoient leurs flics.

Vive les vacances... « sauvages ».

A NOUS LA
ÇA VA BEA
DEBRE A E
SIQUE ET
VŒUX UNA
DES FILLES
BIDASSE DE
FINI LE
SOUPE DEC
QUE. L'ON
L'AVAIT OF
UN SOIR D
C'EST FIN
FINI LE
QUART DE
ET DES FIL
CE QUE VO
A BEAUCOU
NE SENTEN
LEURS QUA
MEME PAS
POUR LA R
50 cts C'E
AVAIT ENV
MONNAIE ».
MAIS C'ES

LA SEULE C
C'EST LE PA

ON VIVA
POIR. L'ESP
ALLER DEP
LES REPAS
CHANDON,
FERRARI, A
CAPOTES AN
A NOUS LA
TOUT ÇA !
PENSEZ, 7
S'ACHETER
SI ÇA EXIS
5 METRES
D'HAMEÇON
SUCETTES A
CHANCE, A
FAUSSES EP
TER « L'EQ
S'OFFRIR FR
PHONER, A
TONS A 55
ET PUIS,
POURRA TO
FEMME DU
ET POUR L
LETTE EN C
IL EST SI C
EN ATTEN
GUEULE LA

JOA

« Joan
Je t'en
Byblos, pa
« Vous
J.B. — C
— Vous
J.B.
— Pour
J.B. —
En gros,
teraient »

Photo volée

Les
les

W
sau

E VIE !
MIEUX DANS L'ARMEE FRANÇAISE. OMPRIS LA GRANDE DETRESSE PHY- E DES APPELES. REPONDANT AUX DES AUMONIERS MILITAIRES ET LDATS, IL A PORTE LA SOLDE DU A 75 cts PAR JOUR.
DES VACHES MAIGRES ET DE LA SSE, OUBLIEE LA BIERE BROMUREE IT PARCE QU'UN OFFICIER VOUS EN VOUS PLEURANT SUR L'EPAULE RD.
T ÇA.
DES PERMISSIONS MINABLES, DU DANS LES TRAINS DU SAMEDI SOIR JI NE VEULENT PAS DE VOUS. (PAR- VEZ, LE PRESTIGE DE L'UNIFORME SE DEPUIS QUE LES LEGIONNAIRES S LE SABLE CHAUD). ET PUIS D'AIL- N EN DRAGUAIT UNE, ON N'AVAIT OI SE PAYER UN TICKET DE METRO IPAGNER CHEZ ELLE.
IDICULE, ON EN AVAIT HONTE, ON DIRE « NON MERCI, GARDEZ LA
TOUT ÇA.

A AMSTERDAM
COMME AILLEURS ...

IL EST MAL DANS SA PEAU

M. Kœchelin, du « Nouvel-Observateur », s'en prend, dans le numéro du 7 septembre, à nous tous, ses compatriotes de français, comme quoi tout sentiment national mis à part il ne peut plus, c'est fini, il a vraiment essayé, il a trop honte d'être à un festival pop avec eux, toujours resquilleurs, toujours le mot pas drôle, toujours à trouver que les queues sont trop longues et qu'il y a trop de chiens policiers — terriblement latins quoi, y a rien à faire. Ah ! Parlez lui de l' « autodiscipline feutrée » des Anglo-Saxons, c'est autre chose, ça sait se tenir. Enfin « peut-être la violence balayera-t-elle ces naïvetés sublimes », termine-t-il. En voilà un qui se donne du mal pour comprendre une génération définitivement ingrate.

La France à l'étranger c'est peut-être la contestation, mais la France en France c'est pas très drôle en ce moment. Je ne sais pas si ça vous arrive souvent d'y penser, le soir ou dans la journée, mais nos villes, tout de même, c'est pas la fête. Paris spécialement. Paris est devenu la capitale des emmerdements. Essayez d'arriver à Paris, crevé, après 800 km de stop, essayez d'installer votre sac sur les pelouses du Luxembourg et de faire comme si le bassin des voiliers c'était la mer Méditerranée, et de ne pas vous asseoir sur les chaises payantes et de retrouver des gens que vous ne connaissiez pas, de fin du monde, de vous servir des kiosques à musique qui n'ont jamais servi à personne... Non seulement on vous regardera de travers, mais si vous savez pas où dormir, y a des gens qui s'occuperont de vous, c'est sûr. Capitale du car de flics, Paris, pas une rue, pas un square, pas un bistrot « libéré » où on peut arriver sans connaître !

Amsterdam, tout le monde se l'était dit, c'est les roses à un point qu'on ne peut pas imaginer. Une ville, on dirait la place du marché de Péterouchnok 24 heures sur 24, avec des milliers de mecs et de filles là, qui dorment, mangent, boivent, fument, dessinent et écrivent partout, avec de la musique en plus, alors on s'aperçoit c'est fou ce qu'il y a de coins pour tout le monde, des murs beaux comme des montagnes et des pavés doux comme des oreillers et des têtes partout à rencontrer qui se font cuire un œuf dans leur coin. Il y en a aussi, plus organisés, en « commune » sur des péniches avec drapeau noir, basse-cour, enfants et tout le confort ; la nuit il y a des immeubles entier à musique et le jour, dans les parcs, c'est un pique-nique interplanétaire. Ça pour le côté pittoresque, les naïvetés sublimes qui font du bien.

SLEEP OUT !

Alors au début, la répression ça a surpris. Tout le monde était sur le dam (la place principale), comme d'habitude à la fin du jour. C'était un peu électrique... le bruit courait que la rue serait interdite aux dormeurs.

Alors il y avait des tracts du genre : « Vous avez été formidables, le maire vous a beaucoup aimés tout l'été, maintenant pensez à ceux qui iront au travail demain matin et vous verront là, endormis, ça ne sera pas beau du tout, ça. Vous devez comprendre, etc. ». Ça c'était les *anciens provos*. Un peu comme si la Ligue Communiste avait un siège à la Chambre et que Marcellin s'en *servait* pour transmettre les ordres. *Heureusement il y avait* aussi des grandes banderolles : *Sleep out*.

Lorsque les flics se sont ramenés vous auriez cru mourir : trois petits cars ridicules pour des milliers de mecs... Alors extrêmement polis, micro et tout. Réponse : Love, Peace, Freedom. Une voiture veut passer à travers la foule, pourquoi ? Il y a un type qui avait dû faire trois mois de stop sans se faire ramasser, il n'en peut plus, il lâche son pavé sur la portière, doucement. C'est le premier.

Discussion, engueulade, c'est pas à coup de pavés qu'on abattra le système flic. A Paris, ces flics y auraient pas fait long feu dit le type de Marseille, ouais mais on n'est pas organisés, etc.

Les flics sont remontés se protéger dans les cars. Ça les excite. Les roues crevées, ils foncent dans le tas. Il y a des motos. Ils ont beau ratisser, y en a toujours qui reviennent au beau milieu, au pied de la statue. Y a toute la clientèle du Ktasnapolski Hôtel, le Lutétia pour ainsi dire, qui est au balcon et c'est une tristesse que les chambres aient pas été squatéristes pendant ce temps-là.

Tard dans la nuit, ça ratonne. Dans cette sorte de capitale de la tolérance les flics sortent leur flingue et tirent, terrorisés par des mecs qui ne sont plus très non-violents.

LE COUP DES MARINS

Trois soirs ça continue. Le pouvoir met un point d'honneur à ce que le Dam soit vide à minuit, mais cela ne fait que repousser la foule un peu plus loin. En fait, ils ont besoin d'une ville d'aspect un peu plus occidental pour la visite de Suharto (1) l'assassin. Le deuxième soir les marins se pointent au petit trot, sans que personne leur ait rien demandé, comme ça, pour casser du beatnik. Ce qu'ils trouvent devant eux, c'est plus tellement des étrangers, mais des jeunes hollandais bien de chez eux pour qui le problème n'est pas exactement de coucher dehors.

Le lendemain, les bourgeois sortent de chez eux, ragaillardis, le bâton à la main. Ils font flotter sur la ville un grand « Merci d'Amsterdam à ses marins courageux » derrière un avion. Mais grâce aux Moluques, le jour où Suharto se pointe, il n'en mène pas large et la visite est quasiment supprimée...

(1) Sanguinaire chef de l'Etat de l'Indonésie, assassin de cinq cent mille communistes.

HOSE QUI CHANGE VRAIMENT, YSAGE....

NS L'ENNUI, ON VIVRA DANS L'ES- DE VOIR ARRIVER LES PERMS POUR LES BILLETS A LA FETE. A NOUS SACS ! ET LES CUITES AU MOET & IS LES RETOURS AU PETIT MATIN EN S LES FILLES DU 16e, A NOUS LES SES BRODEES MAIN, A NOUS LE LUXE, ON VA ENFIN POUVOIR SE PAYER
C'EST ROYAL ! AVEC ÇA ON PEUT AS DE CHOSES : 75 CARAMELS A 1 ct, CORE, OU UNE PELOTE DE FIL, OU CELLE A PAQUET, OU UN SACHET UNE ENVELOPPE TIMBREE PLUS DEUX FRAISE, OU ENCORE, AVEC DE LA RCHE AUX PUCES, UNE PAIRE DE TTES DE GENERAL. ON PEUT S'ACHE- AVANT ON POUVAIT TOUT JUSTE -SOIR. MAINTENANT ON PEUT TELE- ON NE POUVAIT PAS, AVEC LES JE- IMES. QUE SAIS-JE ENCORE ?
NOUS RESTE DES ECONOMIES, ON RS OFFRIR UN DESSUS DE TABLE A LA NEL ET DES BONBONS A SES ENFANTS. TIT NOEL DE DEBRE, UNE MITRAIL- OLAT ET UN UNIFORME DE POMPIER. L, CET HOMME-LA !
T, BIEN SUR, DE RECEVOIR SUR LA NAIE DE SA PIECE.

BAËZ SALOPE

tar et militante »,
s : extrait d'un interview dans « Elle », au e Saint-Tropez :
ez votre enfant avec vous ?
ne pourrais pas m'en séparer, je l'aime trop.
en occupez vous-mêmes ?
ai deux nurses.
ux ?
ue c'est trop difficile pour une seule. »
t une brique la chanson, y en a qui « milli- oins que ça (à part Leonard Cohen).



ple par Salut les Copains

stivals seront ouverts au peuple ou le peuple ermera et fera ses propres festivals

ek- end ge

Qui c'est Lin Caro ?

24 juillet, 18 h 30 :

De nombreuses familles des Bidonvilles sont rassemblées autour d'un car près des HLM de Nanterre.

Trente gosses de 5 à 13 ans s'embarquent vers un nouvel horizon... Vers quelque chose d'inconnu pour la plupart d'entre eux ; LA MER, et retentissent au long du voyage les « Vive Mao et Lin Piao ».

— Qui c'est Lin Caro ? (Lin Piao), demande un gamin de cinq ans.

— Ils sont quand même sympas les Maos !

Le voyage se poursuit joyeusement.

A bas les autoroutes à péages ! crient les gosses au « contrôleur de l'air pur ».

BLONVILLE-sur-MER :

Nous arrivons enfin. La ferme, « aimablement prêtée » par le plus gros propriétaire du coin, est belle ; spacieuse, bourgeoise, mais la grange qui doit nous abriter pour la nuit manque du confort le plus élémentaire pour une grange : « le foin ». Qu'importe la prochaine fois c'est dans son lit que nous irons dormir.

6 heures :

Le froid nous réveille, nous nous retrouvons tous sur la plage.

— Qu'est-ce qu'il y a comme eau !

Nous courons, ramassons des coquillages...

— Alors c'est vous les casseurs de Nanterre ! demande très étonnée une brave dame du coin. Mais c'est très bien ce que vous faites.

Puis nous nous rendons au camp de camping pour y planter nos tantes. Le travail se réparti, s'organise, nous préparons les repas (sur un camping gaz), c'est casse-pied mais marrant, et malgré tout nous mangeons de bon appétit.

L'après-midi : baignades, jeux, courses, les enfants sont contents, saoulés d'air pur et de détente sans contrainte.

Le lendemain, la pluie et le vent nous obligent à plier bagages dans la matinée, direction Honfleur, les bateaux, les péniches, et les moules dans un petit restaurant sympa du port ravient tout le monde.

Le retour est aussi animé que l'aller « ne pleure pas Jeannette » et « l'internationale » se confondent joyeusement, chacun apprenant l'un à l'autre.

Nous arrivons à « Nanterre la sordide » « C'est court deux jours, mais qu'est-ce qu'on a comme trucs à raconter aux copains. »

Ce week-end, malgré la quasi inexpérience pratique et pédagogique des militants, nous a permis :

— d'abréger l'image du « Mao casseur et gangster » ;

— de nous lier au peuple et plus précisément aux femmes qui sont très vite sensibilisées quand il s'agit de leurs enfants. Certaines familles, réticentes au départ, ont changé d'avis après le retour des gosses.

Par contre la propagande sur le terrain a été totalement négligée, bien des gens curieux demandaient des explications et approuvaient notre initiative. Le flic du camping, perplexe, après une discussion d'une demi-heure :

— Alors vous croyez vraiment que la seule voie passible soit le maoïsme ?

Nous avons prouvé, malgré les difficultés matérielles de tous ordres, malgré l'angoisse permanente d'un possible accident, qu'il n'y a ni besoin d'autorisation préfectorale, ni d'énormes moyens financiers pour se prendre par la main et faire quelque chose de nouveau.

Depuis, le Secours Rouge en a fait un autre, bien plus gros, c'était chouette (voir Nouvel Observateur).



L'ÉTÉ CHAUD A NEW YORK

Les Young lords sont l'organisation de libération des Porto-Ricains aux U.S.A. Leur journal, « Palante », dit comment commence à New York la libération du territoire porto-ricain, là où habite la communauté ; l'article traduit ici raconte la lutte pour la libération d'une plage new yorkaise où les Porto-Ricains se rendent habituellement.

Au Bronx, la plage d' « Orchard » :

C'est la seule plage qui existe pour des milliers de Porto-Ricains et Noirs.

Nous y sommes parqués.

Comme nous n'avons pas d'autres endroits où aller, nous sommes obligés de nous baigner dans de l'eau où les égouts des communautés blanches se vident.

Comme les écoles, les hôpitaux et la prison des Tombs, la plage d'Orchard est terriblement surpeuplée.

En plus, notre plage est occupée par les flics, qui pensent que les spics (tiers-monde parlant espagnol) ne sont pas humains, et que nous devons être contrôlés et surveillés. Il y a plus de flics à Orchard que sur n'importe quelle autre plage de la ville. Comme si ça suffisait pas d'avoir à se battre toute la semaine contre le système et ses profiteurs. Ils veulent même nous dire comment nous amuser.

Dimanche 16 août, des centaines de Porto-Ricains ont dit : « Basta. Ya ! Vous n'allez plus nous contrôler ! ».

La bagarre fut déclenchée quand un flic coinça le cou d'un frère assis sur une barrière.

Le flic étranglait le frère et le traînait. Ce con là n'avait pas compris que le temps était fini où les Porto-Ricains laissaient un de leurs frères ou sœurs se faire battre devant eux sans rien faire.

Le flic reçut une poubelle sur la tête, et le frère s'enfuit.

Un groupe de flics occupait la section 1, 2, 3 et commençait à pousser et bousculer les gens. Ils étaient furieux et voulaient provoquer un incident parce qu'ils voulaient venger leur collègue qui avait reçu une poubelle comme casque. Les flics à cheval chargèrent la foule. C'est là que la merde a commencé. Des pierres et des bouteilles ont stoppé les flics qui de toute manière sont des cons et se sont barrés affolés. Les renforts sont arrivés et ils ont commencé à matraquer, à donner des coups et taper sur tous ceux qui ne courraient pas assez vite. Un père qui se dépêchait d'enlever son gosse du passage des chevaux s'est retrouvé avec le crâne ouvert. Une jeune sœur, qui était assise sur une barrière en train de regarder, reçut des coups de matraque dans la figure, dans les côtés et sur les bras. Un gros flic, plein de graisse, lança sa Jeep dans la foule pour forcer les gens à sauter la barrière. D'autres flics à pied attrapèrent les gens et les jetèrent par dessus les barrières. Dans les sections 1 et 2, les flics à cheval ou en Jeep chassèrent et matraquèrent les gens.

On peut parler des brutalités policières pendant des années, mais tant que nous n'aurons pas appris que nous devons exercer le contrôle de nos institutions et de notre territoire (point 5 du programme Y.L.P.), nous continuerons à être battus sur nos plages, dans nos écoles, hôpitaux et dans nos quartiers.

Deux choses ont été clairement démontrées ce dimanche : d'abord que nous n'avons aucun contrôle sur notre territoire : qui fabrique ces lois à la con ? Qui envoie les flics en patrouille nous surveiller pendant que nous essayons de nous détendre ? Qui envoie des flics en civil nous espionner sur la plage ? Qui décide que seul ceux qui ont une licence peuvent vendre ? (ce qui veut dire que le frère qui vend des « pisaqua » ne peut pas venir à notre plage. Si nous voulons de la glace, nous devons donner notre argent aux gens qui ont les concessions, pas à nos propres gens). Qui prend toutes ces décisions ? Qui a tout le contrôle sur ce qui se passe sur notre territoire ? Pas nous !

La deuxième chose qui a été mise en évidence par les désordres de la police est que nous devons nous protéger les uns les autres. Nous devons défendre n'importe quel frère ou sœur qui est attaqué, que nous le connaissions ou non. Nous devons comcer à nous voir comme une famille. Le père qui a eut la tête fendue à la plage d'Orchard aurait pu être ton père. Nous devons défendre tous nos pères, mères, frères et sœurs.

De la même manière que tu voudrais que ton frère et ta sœur défendent les gens que tu aimes, tu dois protéger n'importe quelle personne qui est attaquée.

Nous sommes opprimés en tant que groupe et nous devons nous battre en tant que groupe. Le peuple a appris beaucoup ce jour-là, à la plage d'Orchard. Ils ont mis en pratique ce dont le parti parle : « Nous voulons que la communauté contrôle nos institutions et nos territoires. » Et ils étaient prêts à se battre pour cela.

Après que les flics soient partis, les frères et sœurs ont discuté de ce qui avait été mal fait et de ce qu'il faudrait faire la prochaine fois.

« La prochaine fois, il faudra amener des frondes pour les chevaux. »

« Nous n'aurions pas dû essayer de nous battre contre tant de flics en Jeep ou à cheval. Ils sont entraînés pour contrôler la foule... Nous devrions attendre qu'ils aient retiré la plupart de leurs hommes et attaquer ceux qui restent et nous venger des attaques faites sur nos frères et sœurs. »

Ceux qui sont derrière ne devraient pas jeter des objets et après s'en aller, parce que c'est ceux qui sont en première ligne qui subissent les conséquences.

« Il faut nous diviser en petits groupes pour nous battre contre les flics. »

Visez les flics et foutre le camp.

Nous n'aurions pas dû rester tous ensemble. C'est trop facile pour les flics de nous attaquer.

La seule manière de leur donner une leçon est d'attendre jusqu'à la semaine prochaine quand ils ne s'y attendront pas, attaquer un mec, très fortement avec des bouteilles et ds pierres, ou n'importe quoi, et foutre le camp avant que les renforts arrivent. Nous, dans le parti des Young Lord, pensons qu'il est important de discuter et de corriger nos erreurs. Mais nous ne devons jamais oublier que notre but final n'est pas de lutter contre la police : c'est la libération de notre peuple et la récupération de notre territoire. Nous devons contrôler nos propres cris et rien ne nous arrêtera.

— Unidos Venuremos. Unis nous vaincrons.

— Todo el Poden a nuestra qente. Tout le pouvoir au peuple.



es premiers festivals pop en France, Aix iiot, sont un demi-échec. Pourtant des bour- is rusés, ex-OAS comme le général Clément on Service d'Ordre de barbouzes, y voyaient occasion de faire leur beurre : 55 F l'entrée on attend 50 000 ou 100 000 jeunes. Ça chait aux USA, pourquoi pas en France ? lleurs il ne s'agit pas que d'histoires de . On vous prend cette belle jeunesse qui me pas la société de ses parents, on la que derrière des barbelés, sans place pour ser, avec ou sans drogue. RTL, Michel Lancelot et d'autres répandent leur baratin idiot dans le micro et tout le monde est sage. Au moins, les jeunes resteront calmes derrière les clôtures, pendant ce temps-là ils n'iront pas tout casser. Seulement lorsque des centaines, peut-être des milliers de jeunes passent sans payer, ils les traitent de petits cons, d'imbéciles. Quand on siffle l'idéologie bêlante de Léonard Cohen ou de Joan Baez, on est des voyous, parce que la non-violence, le pacifisme, la résignation, ça ne marche pas et que l'idéologie hippy, en France, ne prendra pas !

11 mois sous pression le 12e sous contrôle ?

Le mouvement POP ça ne se recopie pas

Aux Etats-Unis, la musique pop était une musique véritablement populaire : les musiciens jouaient dans la rue, gratuitement, au service de la contestation. C'était un mouvement de masse des jeunes américains qui refusaient la guerre au Vietnam, la société impérialiste qu'on leur offrait comme avenir, et se reconnaissaient non-violents, en réaction contre la guerre, naturistes contre la société de consommation, vivant en communauté pour briser le règne de l'intérêt individuel. Depuis, la révolte d'une partie de la jeunesse a pris des formes plus violentes en devenant plus révolutionnaire, soutenant la lutte armée des Noirs contre l'Etat américain fasciste. Et la musique pop a été commercialisée, outil de récupération par les bourgeois, même si les festivals pop comme Woodstock suscitent encore le rassemblement de toute la jeunesse. Les vedettes — prêtres — de la contestation ont, elles aussi, été récupérées : aujourd'hui, toute la bourgeoisie s'extasie devant Joan Baez, c'est plus calme, plus propre, moins dangereux que les Panthères Noires et leurs fusils !

C'est cette musique pop et tout ce qu'elle trimbale, que certains capitalistes voudraient introduire en France. Elle ne correspond pas à un mouvement de masse de la jeunesse comme aux Etats-Unis, et surtout, en France, il y a eu le mois de Mai, les barricades, sans compter, avant, les manifestations contre la guerre d'Algérie. Bref, les « loulous » Français sont des violents, il ne faudrait pas essayer de leur faire ingurgiter, comme en Californie, du bouddhisme ou du Zen, ça les ferait plutôt rigoler.

Pour ou contre les festivals pop ?

ON EST POUR. Parce que c'est vrai que dans les festivals *tout le monde s'aime (personne n'irait* râler quand *on lui écrase* le pied pour la cinquième fois dans le noir, ou qu'on lui prend sa place). Parce que l'argent ne compte plus pendant trois jours, on se débrouille toujours pour manger et boire. Parce que des milliers de jeunes dormant sur l'herbe c'est autre chose que les quatre murs de l'appartement des parents. Parce que c'est quand on danse, qu'on chante ensemble, qu'on écoute enfin une autre musique que Sylvie Vartan, que l'ennui et la solitude de la vieille société commencent à crever. Comment retourner après sagement au travail, et faire un jour des heures supplémentaires pour se payer un frigidaire.

Mais les festivals répressifs — comme ils l'étaient à Aix ou à Biot — contre le peuple au profit et dans l'intérêt des bourgeois, seront, comme disent les révolutionnaires américains, « ouverts au peuple ou le peuple les fermera »... et fera ses propres festivals.

Le 14 juillet à Aix, par contre, c'était chouette

« Y avait un bal soi-disant populaire. Place du Palais de Justice avec un orchestre tarte ! A côté, le festival classique « for rich people » ! On s'emmerdait. Tous les jeunes s'emmerdaient. Les travailleurs immigrés, eux, ils étaient entassés dans un petit coin, complètement à l'écart. Les jeunes ont commencé à gueuler après l'orchestre. « Ras le bol de la valse musette ». Alors on est monté sur l'estrade avec une guitare et on a forcé l'orchestre à s'arrêter. On a joué ce que les gens voulaient. Pour un bal populaire, la municipalité ne se mouille pas trop.

A cent mètres de là, le champagne coule à flot, au Casino Municipal. La prochaine fois on rayera pas le festival de musique classique.

Pendant qu'on jouait, tout le monde s'est vachement amusé. On a recommencé trois fois. Les immigrés eux aussi ont dansé, chanté. Plus tard, on a quitté en masse le bal et on a continué la fête sur une place dans le quartier arabe. Il y avait des tas de jeunes Français, et des travailleurs immigrés. On a bien *rigolé. On* s'était organisé avec les travailleurs pour la fête. Mais notre tout petit 14 juillet sauvage, place de la Mairie, ça n'a pas plu à la bourgeoisie. On nous envoie les flics et après on raconte que le 14 juillet c'est la fête de tout le peuple. Parfaitement, le 14 juillet, c'est la fête pour tout le peuple, alors on l'a fêté, on l'a fait. Mais quand on prend un peu de bon temps et que les flics rappliquent, ils sont bien reçus, comme chaque fois. Ils ont même braqué leur flingue et leur mitraillette. *Ridicules, les poulets !*

Thonon-les-Bains, l'Erdre le vrai été chaud

Port-Ripaille, grand projet de la bourgeoisie qui construit ses bungalows de luxe, sa zone « résidentielle ». *Port-Ripaille envahit tout.* La municipalité a déjà vendu la plage pour une bouchée de pain municipale. Les Thononois et les vacanciers voyaient leur plage diminuer. Un comité d'action (PSU, maoïstes etc.), mobilise.

Les campeurs à qui des tracts sont distribués proposent diverses formes d'action : bombages, manifestation à la mairie en tapant dans des casseroles.

Les baigneurs, voyant le buldozzer creuser une tranchée qui doit séparer la plage publique de la plage privée, l'envoient creuser ailleurs.

Enfin un tract appelle à un pique-nique sur les rives de la propriété privée. En masse, les Thononais, des pêcheurs, sont venus aménager la plage : tout le monde s'y est mis, arrachant les barbelés, rebouchant les tranchées, coupant les arbres qui gênent. Avant, chacun venait s'asseoir sur son mètre carré isolé. Maintenant tout le mone dtravaille dans la bonne humeur. Les jeunes du camping à côté qui s'embêtaient nous ont donné un coup de main. Le soir, on a fait la fête autour d'un feu avec une guitare. Les flics, qui n'avaient pas osé se montrer pendant toute la journée sont venus nous faire évacuer. Quand on s'est dispersé, ils ont essayé de nous arrêter et en ont chopé 16 qui ont été relâchés le lendemain. Quand le peuple s'amuse pour fêter sa victoire, les bourgeois n'aiment pas ça et envoient leurs flics.

V i v e les vacances... « sauvages ».

Les brèches

Cet été, il y a déjà eu des moments de liberté gagnés ontre les flics de toutes sortes, dans la fête où tout le onde s'exprimait, dans la musique sauvage, dans la recon- uête d'une plage etc. Brèches dans l'ordre oppressant des atrons, ces instants de liberté vécus, les gens ne redevien- ent pas comme avant. Ils savent qu'il est possible de gagner, e vivre autrement, de n'être plus seuls et obligés de tout ccepter.

Fugitives, ces brêches se multiplieront que ce soit dans s loisirs ou le travail.

Paris : on pensait qu'on al- enfin s'amuser pour fêter la se de la Bastille, La Santé de oque. Mais aujourd'hui, on mémore le 14 juillet par un llé militaire sous l'œil humide de Pompidou et de ses généraux, au lieu des centaines de bals populaires dans tous les quartiers de Paris. Les gauchistes avaient appelé à une fête avec vin et frites gratuites et des groupes de musique pop avaient accepté de venir jouer sans être payés. Montrer qu'on n'a pas besoin d'Europe Nº 1 pour faire un bal, que des musiciens acceptent de sortir du circuit commercial habituel, que les gauchistes ne sont pas que des casseurs assoiffés de casse, que les gens n'ont pas besoin de « gentil organisateur » pour faire la fête, c'est intolérable.

Les flics se sont donc empressés de faire évacuer la place de la Bastille où des milliers de gens déambulaient. La fête a essayé de se tenir ailleurs, place Daligre, jusqu'à la nouvelle charge de flics. Marcellin nous a pris de court.



A NOUS LA BELLE VIE !
ÇA VA BEAUCOUP MIEUX DANS L'ARMEE FRANÇAISE. DEBRE A ENFIN COMPRIS LA GRANDE DETRESSE PHYSIQUE ET MORALE DES APPELES. REPONDANT AUX VŒUX UNANIMES DES AUMONIERS MILITAIRES ET DES FILLES A SOLDATS, IL A PORTE LA SOLDE DU BIDASSE DE 50 cts A 75 cts PAR JOUR.

FINI LE TEMPS DES VACHES MAIGRES ET DE LA SOUPE DEGUEULASSE, OUBLIEE LA BIERE BROMUREE QUE L'ON BUVAIT PARCE QU'UN OFFICIER VOUS L'AVAIT OFFERTE EN VOUS PLEURANT SUR L'EPAULE UN SOIR DE CAFARD.

C'EST FINI TOUT ÇA.

FINI LE TEMPS DES PERMISSIONS MINABLES, DU QUART DE PLACE DANS LES TRAINS DU SAMEDI SOIR ET DES FILLES QUI NE VEULENT PAS DE VOUS. (PARCE QUE VOUS SAVEZ, LE PRESTIGE DE L'UNIFORME A BEAUCOUP BAISSE DEPUIS QUE LES LEGIONNAIRES NE SENTENT PLUS LE SABLE CHAUD). ET PUIS D'AILLEURS QUAND ON EN DRAGUAIT UNE, ON N'AVAIT MEME PAS DE QUOI SE PAYER UN TICKET DE METRO POUR LA RACCOMPAGNER CHEZ ELLE.

50 cts C'ETAIT RIDICULE, ON EN AVAIT HONTE, ON AVAIT ENVIE DE DIRE « NON MERCI, GARDEZ LA MONNAIE ».

MAIS C'EST FINI TOUT ÇA.

LA SEULE CHOSE QUI CHANGE VRAI C'EST LE PAYSAGE....

ON VIVAIT DANS L'ENNUI, ON VIVRA DANS L'ESPOIR. L'ESPOIR DE VOIR ARRIVER LES PERMS POUR ALLER DEPENSER LES BILLETS A LA FETE. A NOUS LES REPAS A 5 SACS ! ET LES CUITES AU MOET & CHANDON, A NOUS LES RETOURS AU PETIT MATIN EN FERRARI, A NOUS LES FILLES DU 16e, A NOUS LES CAPOTES ANGLAISES BRODEES MAIN, A NOUS LE LUXE, A NOUS LA VIE. ON VA ENFIN POUVOIR SE PAYER TOUT ÇA !

PENSEZ, 75 cts, C'EST ROYAL ! AVEC ÇA ON PEUT S'ACHETER DES TAS DE CHOSES : 75 CARAMELS A 1 ct, SI ÇA EXISTE ENCORE, OU UNE PELOTE DE FIL, OU 5 METRES DE FICELLE A PAQUET, OU UN SACHET D'HAMEÇON, OU UNE ENVELOPPE TIMBREE PLUS DEUX SUCETTES A LA FRAISE, OU ENCORE, AVEC DE LA CHANCE, AU MARCHE AUX PUCES, UNE PAIRE DE FAUSSES EPAULETTES DE GENERAL. ON PEUT S'ACHETER « L'EQUIPE », AVANT ON POUVAIT TOUT JUSTE S'OFFRIR FRANCE-SOIR. MAINTENANT ON PEUT TELEPHONER, AVANT ON NE POUVAIT PAS, AVEC LES JETONS A 55 CENTIMES. QUE SAIS-JE ENCORE ?

ET PUIS, S'IL NOUS RESTE DES ECONOMIES, ON POURRA TOUJOURS OFFRIR UN DESSUS DE TABLE A LA FEMME DU COLONEL ET DES BONBONS A SES ENFANTS. ET POUR LE PETIT NOEL DE DEBRE, UNE MITRAILLETTE EN CHOCOLAT ET UN UNIFORME DE POMPIER. IL EST SI GENTIL, CET HOMME-LA !

EN ATTENDANT, BIEN SUR, DE RECEVOIR SUR LA GUEULE LA MONNAIE DE SA PIECE.

JOAN BAËZ SALOPE

« Joan Baez, star et militante »,
Je t'en foutrais : extrait d'un interview dans « Elle », au Byblos, palace de Saint-Tropez :
« Vous emmenez votre enfant avec vous ?
J.B. — Oui, je ne pourrais pas m'en séparer, je l'aime trop.
— Vous vous en occupez vous-mêmes ?
J.B. — Non, j'ai deux nurses.
— Pourquoi deux ?
J.B. — Parce que c'est trop difficile pour une seule. »
En gros, ça fait une brique la chanson, y en a qui « militeraient » pour moins que ça (à part Leonard Cohen).

A AMSTERDAM COMME AILLEURS ...

IL EST MAL DANS SA PEAU

M. Kœchelin, du « Nouvel-Observateur », s'en prend, dans le numéro du 7 septembre, à nous tous, ses compatriotes de français, comme quoi tout sentiment national mis à part il ne peut plus, c'est fini, il a vraiment essayé, il a trop honte d'être à un festival pop avec eux, toujours resquilleurs, toujours le mot pas drôle, toujours à trouver que les queues sont trop longues et qu'il y a trop de chiens policiers — terriblement latins quoi, y a rien à faire. Ah ! Parlez lui de l' « autodiscipline feutrée » des Anglo-Saxons, c'est autre chose, ça sait se tenir. Enfin « peut-être la violence balayera-t-elle ces naïvetés sublimes », termine-t-il. En voilà un qui se donne du mal pour comprendre une génération définitivement ingrate.

La France à l'étranger c'est peut-être la contestation, mais la France en France c'est pas très drôle en ce moment. Je ne sais pas si ça vous arrive souvent d'y penser, le soir ou dans la journée, mais nos villes, tout de même, c'est pas la fête. Paris spécialement. Paris est devenu la capitale des emmerdements. Essayez d'arriver à Paris, crevé, après 800 km de stop, essayez d'installer votre sac sur les pelouses du Luxembourg et de faire comme si le bassin des voiliers c'était la mer Méditerranée, et de ne pas vous asseoir sur les chaises payantes et de retrouver des gens que vous ne connaissiez pas, de fin du monde, de vous servir des kiosques à musique qui n'ont jamais servi à personne... Non seulement on vous regardera de travers, mais si vous savez pas où dormir, y a des gens qui s'occuperont de vous, c'est sûr. Capitale du car de flics, Paris, pas une rue, pas un square, pas un bistrot « libéré » où on peut arriver sans connaître !

Amsterdam, tout le monde se l'était dit, c'est les roses à un point qu'on ne peut pas imaginer. Une ville, on dirait la place du marché de Péterouchnok 24 heures sur 24, avec des milliers de mecs et de filles là, qui dorment, mangent, boivent, fument, dessinent et écrivent partout, avec de la musique en plus, alors on s'aperçoit c'est fou ce qu'il y a de coins pour tout le monde, des murs beaux comme des montagnes et des pavés doux comme des oreillers et des têtes partout à rencontrer qui se font cuire un œuf dans leur coin. Il y en a aussi, plus organisés, en « commune » sur des péniches avec drapeau noir, basse-cour, enfants et tout le confort ; la nuit il y a des immeubles entier à musique et le jour, dans les parcs, c'est un pique-nique interplanétaire. Ça pour le côté pittoresque, les naïvetés sublimes qui font du bien.

SLEEP OUT !

Alors au début, la répression ça a surpris. Tout le monde était sur le dam (la place principale), comme d'habitude à la fin du jour. C'était un peu électrique... le bruit courait que la rue serait interdite aux dormeurs.

Alors il y avait des tracts du genre : « Vous avez été formidables, le maire vous a beaucoup aimés tout l'été, maintenant pensez à ceux qui iront au travail demain matin et vous verront là, endormis, ça ne sera pas beau du tout, ça. Vous devez comprendre, etc. ». Ça c'était les *anciens provos*. Un peu comme si la Ligue Communiste avait un siège à la Chambre et que Marcellin s'en servait pour transmettre les ordres. Heureusement il y avait aussi des grandes banderolles : *Sleep out.*

Lorsque les flics se sont ramenés vous auriez cru mourir : trois petits cars ridicules pour des milliers de mecs... Alors extrêmement polis, micro et tout. Réponse : Love, Peace, Freedom. Une voiture veut passer à travers la foule, pour-



Photo volée au peuple par Salut les Copains.

Les festivals seront ouverts au peuple o les fermera et fera ses propres

Week-end sauvage

Qui c'est Lin Caro ?

24 juillet, 18 h 30 :

De nombreuses familles des Bidonvilles sont rassemblées autour d'un car près des HLM de Nanterre.

Trente gosses de 5 à 13 ans s'embarquent vers un nouvel horizon... Vers quelque chose d'inconnu pour la plupart d'entre eux ; LA MER, et retentissent au long du voyage les « Vive Mao et Lin Piao ».

— Qui c'est Lin Caro ? (Lin Piao), demande un gamin de cinq ans.

— Ils sont quand même sympas les Maos !

Le voyage se poursuit joyeusement.

A bas les autoroutes à péages ! crient les gosses au « contrôleur de l'air pur ».

BLONVILLE-sur-MER :

Nous arrivons enfin. La ferme, « aimablement prêtée » par le plus gros propriétaire du coin, est belle ; spacieuse, bourgeoise, mais la grange qui doit nous abriter pour la nuit manque du confort le plus élémentaire pour une grange : « le foin ». Qu'importe la prochaine fois c'est dans son lit que nous irons dormir.

6 heures :

Le froid nous réveille, nous nous retrouvons tous sur la plage.

— Qu'est-ce qu'il y a comme eau !

Nous courons, ramassons des coquillages...

— Alors c'est vous les casseurs de Nanterre ! demande très étonnée une brave dame du coin. Mais c'est très bien ce que vous faites.

Puis nous nous rendons au camp de camping pour y planter nos tantes. Le travail se réparti, s'organise, nous préparons les repas (sur un camping gaz), c'est casse-pied mais marrant, et malgré tout nous mangeons de bon appétit.

L'après-midi : baignades, jeux, courses, les enfants sont con tents, saoulés d'air pur et de de tente sans contrainte.

Le lendemain, la pluie et l vent nous obligent à plier baga ges dans la matinée, directio Honfleur, les bateaux, les pén ches, et les moules dans un pet restaurant sympa du port ravier tout le monde.

Le retour est aussi animé qu l'aller « ne pleure pas Jeannette et « l'internationale » se confo dent joyeusement, chacun appr nant l'un à l'autre.

Nous arrivons à « Nanterre sordide » « C'est court deux jour mais qu'est-ce qu'on a comm trucs à raconter aux copains. »

Ce week-end, malgré la qua inexpérience pratique et pédag gique des militants, nous a pe mis :

— d'abréger l'image du « Ma casseur et gangster » ;

— de nous lier au peuple plus précisément aux femmes q sont très vite sensibilisées quar

DERRIERE LES BARREAUX LE SOLEIL

Ta ta - ta ta ta - ta ta ta ta ta. Le manche de la balayette résonne sur les barreaux. La ronde vient de passer. Il est environ 20 h 30. Un peu de savon sur l'œilleton et extinction des feux dans la cellule. C'est tout bon. On peut y aller. Dès l'écoute du signal, les détenus posent le tabouret sur la table, et l'on voit bientôt émerger les têtes derrière les barreaux de la division d'en face. Avec ceux qui sont autour de nous, ça fait près de quatre cents gars qui, pendant quelques minutes vont gueuler avec les mao. Après le 27-28 mai, c'était : « Nous sommes tous des enragés ». Le 18 juin, trente ans après, l'appel à la résistance intérieure (cf. V.L.R. n° 7). La semaine dernière, c'était la critique des articles de Raymond Cartier sur la Palestine, parus dans « Paris-Match », lecture commune à presque tous les détenus. Pendant quelques instants, on se serait cru à la Mutu. La majorité des gars et les immigrés qui, à Fresnes, ne sont pas isolés dans un quartier spécial comme à la Santé reprennent les slogans de lutte et nous apportent leur soutien : « Les mao avec nous ». A la division III, en face, quelques irréductibles qui gueulent : « Mao à Dachau - Geismar au mitard » rappellent qu'une ligne de classe passe entre les détenus, et que Mémé Guérini et autres proxénètes au délinquant qui casse ou braque parce que « y en a ras le bol de prendre la musette et de suer *pour des prunes* », il y a *un fossé réel qui délimite* le camp du peuple. En tout cas, le travail d'agitation et de contre-information suscite des clivages et crée un nouveau climat dans la tôle. Bien longtemps après les prises de parole, les discussions vont bon train dans les cellules de deux ou trois prévenus. Et depuis quelques jours nous sommes réveillés le matin par des gars qui sifflent « l'Internationale ». C'est ce qui nous décide, ce soir, à lancer notre nouveau chant de tôlards : « l'Internationale des prisonniers ». Les gars connaissent déjà la musique, les paroles passent bien. « C'est la lutte » prend en chœur le refrain. On rechante une deuxième fois les couplets pour que les gars enregistrent les paroles. En bas, il y a d'anciens détenus à qui cet esprit de lutte remue les tripes et ils entonnent spontanément le chant des partisans. C'est leur manière de nous faire comprendre qu'on marche du même pas, une manière de nous tendre la main. Les liens sont tissés. La barrière qui sépare les « politiques » des « droits-communs » s'écroule. On sent que s'il faut se battre un jour pour améliorer les conditions de vie, on se battra ensemble, les mao et la « pègre » (Fouchet), tous unis, et qu'on ira jusqu'au bout. En attendant les gars nous appellent, ils savent que nous avons des contacts fréquents avec l'extérieur. Ils crient leur révolte et veulent que nous servions d'intermédiaire pour que l'on sache dehors, hors les murs, comment on « vit » dans les prisons, comment on ravale un homme au niveau de la bête. « Eh, garçon ! Tu diras qu'on nous traite comme des chiens. Tu raconteras les brimades, les fouilles à poil. Parle de la bouffe imbectable. Dis qu'il y a deux tentatives de suicide par jour dans les prisons parisiennes, deux détenus qui sont chaque jour transférés à l'hôpital central. » Et c'est vrai. Le soir, il n'était pas rare d'entendre un détenu se précipiter la tête la première dans les carreaux et tenter de s'ouvrir les veines avec des débris de verre. La révolte des tôlards que les gars ont exprimée ouvertement après nos prises de position, c'est à la fois une révolte pour la dignité et une révolte contre l'oppression en général que l'on ressent profondément lorsqu'ils parlent du flic, du bourgeois ou du surveillant-chef qui concentrent toute la haine des prisonniers.

« Liberté - Révolution », « Liberté - Révolution » : les slogans de lutte continuent à fuser d'un peu partout. Mais les matons ont été alertés et un camarade se fait piquer. Le « crabe » l'interpelle à travers la porte :

— Votre numéro d'écrou ?

— Mais pourquoi ?

— Ton numéro d'écrou, tout de suite ou en rentre à 6 avec les matraques.

— 522 348.

— Je t'ai entendu crier à la fenêtre et ton seul droit ici, c'est de te taire. T'auras un rapport. Le rapport, c'est ce qui conduit au prétoire, ce tribunal des prisons où dans un décor de Z, directeur, sous-directeurs et bricards ultra-galonnés décident de vous envoyer ou non au mitard pour 2, 8 ou 15 jours. Mais même dans cette cellule disciplinaire, plongée dans la pénombre, où l'on vit dans une tenue de *bagnard*, sous-alimenté, quelquefois cogné, complètement coupé du monde extérieur (courrier bloqué, visites supprimées...), il y a pour le camarade « tombé » un rayon d'espoir que les barreaux n'arrêteront pas, celui qui pénètre à travers la lézarde faite dans le système pénitentiaire et qui prépare de vastes mutineries. Derrières les nuages, il y a la volonté de plus en plus forte de mettre à bas le vieux monde. Avec la fraction du peuple emprisonné, partons à l'assaut du ciel.

L'INTERNATIONALE DES PRISONNIERS

A Renault, Fresnes, ou bien [Nanterre
Nous poursuivons le même [combat
Mettre à bas le régime bour- [geois
Fonder l'Etat des prolétaires.
Voilà pourquoi, emprisonnés,
Nous continuons l'agitation
Et crions derrière les barreaux :
Liberté et Révolution.

C'est la lutte finale...

Ouvriers des usines-prisons
Détenus de Fresnes, de la [Santé
Nous n'avons que nos chaînes [à perdre
Brisons les, brisons l'oppres- [sion
Prisonniers de la lutte de [classe
L'heure de la révolte a sonné
Demain, connaîtront ces cel- [lules
Les tyrans et les exploiteurs.

C'est la lutte finale...

« Politique » ou bien « Droit [Commun »
Nous refusons la distinction,
Et poing levé nous avançons,
Vers notre palais de justice.
Nous ferons de notre procès
Celui de la justice bourgeoise
Et vos tribunaux serviront
De tribunes révolutionnaires.

C'est la lutte finale...

REPRISE EN MAINS

Jeudi matin 8 h 30 dans le quartier des Halles de Paris, le marché de la viande bat son plein. Sur la place devant l'église Saint-Eustache, il y a des encombrements inextricables. On patauge dans les bouts de bidoche. Quinze tonnes garés sur les trottoirs, doubles remorques en triple file, plus la circulation dite normale qui essaie de se frayer un chemin au milieu d'un concert de sirènes et d'engueulades mieux qu'au cinéma.

Bref, personne n'est content.

Là-dessus, arrivent deux cars bondés de flics. Gradés en tête, ils mettent pied à terre et par équipes de trois prennent le problème à bras-le-corps.

C'est-à-dire que sous l'œil d'une brigade restée en renfort, car on ne sait jamais avec les routiers, ils distribuent des contraventions à tout le monde. Et quand on lui demande pourquoi, un chef, couvert d'argenterie de la tête aux pieds, a cette phrase admirable de franchise et de connerie : « Monsieur, c'est la reprise en main !

T'AS VU LES NOUVELLES MENOTTES
C'EST DE L'INOX
JOLIES, ELLES SERRENT ASSEZ AU MOINS
AH OUAIS PAS MAL
OUAIS TIENS









Liberté Marc !

HATZFELD Marc
148485
2/59
M.A. de la Santé

Le 1er septembre 1970
à M. le directeur
de la M.A. de la Santé

Monsieur,

Nous ne tenons pas par cette lettre à réclamer en tant que détenus politiques des privilèges exorbitants et ainsi à nous désolidariser des détenus dits de droit commun dont les conditions de détention sont beaucoup plus dures que les nôtres. Nous voulons au contraire que se sache et se dise quelle est la véritable réalité du système pénitentiaire et de tout son cortège de brimades, de violences, de solitude et de détresse. Nous tenons à affirmer que nous considérons les détenus de droit commun comme le produit d'une société, d'une police et d'un système carcéraire qui les accule à leur condition de « délinquants ». Nous sommes ici précisément parce que nous luttons contre cette société. Nous considérons en outre que la réaction qui pousse ces « délinquants » à des actes individuels — que nous ne jugeons pas en tant quel tels — procède le plus souvent d'une révolte dont le caractère est éminemment politique. Si nous décidons aujourd'hui de ne pas rester passifs, c'est donc précisément par solidarité avec toute la population pénale et pour qu'elle puisse dans son ensemble profiter de notre action.

Cependant, il est constant que dans la tradition de tous les pays qui se réclament de la démocratie, les individus ayant accompli des actes illégaux dans un but politique clairement exprimé, bénéficient d'un statut particulier. Ce statut a été accordé récemment aux détenus ayant appartenu au F.L.N., à l'O.A.S., au G.O.N.G., au F.L.B. et à bien d'autres. Actuellement, à la Santé, de nombreux détenus bénéficient de mesures particulières auxquelles il ne nous a pas été donné droit.

Il m'a déjà été accordé quelques faveurs :

— le droit à la presse,
— le droit à la radio,
— le droit à la lecture de mon choix.

Ces faveurs nous paraissent tout à fait insuffisantes et c'est pourquoi nous réclamons en outre :

— La suppression de l'isolement des détenus politiques entre eux et entre les détenus politiques et les droits communs. Nous demandons en particulier :

- la promenade en commun,
- l'ouverture d'une salle commune disponible de l'ouverture de 7 h à la fermeture de 18 h 45.

— L'élargissement des parloirs comprenant :

- la suppression de la limitation des visiteurs,
- le droit à avoir des rapports sexuels avec son conjoint qu'il s'agisse d'un époux légitime ou d'un concubin).

— L'amélioration du régime alimentaire.

De plus, nous exigeons que ce régime soit accordé à tous les détenus incarcérés pour des raisons clairement et subjectivement politiques (en particulier notre camarade Michel Julien) et qui n'ont jusqu'à présent bénéficié d'aucun avantage.

Nous vous informons que dès aujourd'hui, 1er septembre, nous entamons une grève de la faim que nous n'achèverons que lorsque nous aurons obtenu satisfaction complète de toutes ces revendications.

Veuillez agréer, M. le directeur, l'expression de mes sentiments respectueux.

M. HATZFELD.

DÉLITS FLAGRANTS

Tous les jours se déroule au Palais de Justice une étrange cérémonie appelé jugement des flagrants délits. Dans le cadre de cette procédure, la lecture commentée du casier judiciaire, ainsi que celle, non moins commentée, des renseignements recueillis sur lui par les services de police est épargnée au prévenu, mais en revanche, il est privé d'avocat et de toute possibilité de se défendre. Etant donné la minceur de ces possibilités et l'audience quasiment nulle des avocats, surtout lorsqu'il sont commis d'office, sur des juges décidés à condamner avant d'entendre, la plupart des prévenus préfèrent un jugement expéditif à un interminable séjour en prison préventive.

Ce genre de procès se déroule toujours selon le même scénario. Le président se livre à un interrogatoire inquisiteur du prévenu sur sa vie privée, guettant le moindre objet de scandale ou de grosses plaisanteries, puis lui assène comme la vérité nue le récit fait par la police de « son affaire ». Après de vaines tentatives d'explications du prévenu constamment interrompu puis coupé net par les réflexions sarcastiques du juge, puis après une phrase vengeresse du procureur toujours inspiré par le noble souci d'assurer la sécurité des personnes face à « l'inquiétante recrudescence des actes de délinquance », l'accusé s'entend condamné à une peine de prison presque toujours ferme. Parfois certains récalcitrants refusent de se voir condamner sans même avoir été écoutés, comme ce fut le cas d'un hippy américain condamné à un mois de prison pour vagabondage le 2 septembre. Alors le président suspend l'audience et le protestataire est arraché du box des accusés manu militari. Les larcins les plus minimes ou les violences sous l'effet de l'alcool coûtent à un « élément marginal » une peine scandaleusement lourde pour la faute éventuellement commise.

Par exemple, le 1er septembre, la 12e Chambre correctionnelle de Paris a jugé trois jeunes travailleurs qui, désœuvrés, le soir après avoir bu, se sont trouvés mêlés à une rixe dans un café, se sont défendus contre les flics lorsque ceux-ci ont voulu les embarquer, enfin « ils ont proféré des insultes contre le président de la République et les magistrats » au dire des flics. Ils ont été respectivement condamnés à dix mois, huit mois et six mois de prison.

Le même jour un jeune homme accusé d'avoir volé un billet de 100 F dans un café a été condamné à quatre mois de prison, le juge lui reprochant surtout d'avoir quitté son travail à Verdun.

Le 2 septembre, deux travailleurs tunisiens, qui avaient volé un solex pour rentrer à leur hôtel après la fermeture du métro, sont condamnés par la même 12e Chambre à six mois de prison.

Ce même jour un Tunisien est condamné à un an de prison pour avoir volé un poudrier dans le sac d'une femme : « Vous aviez pris le poudrier pour le portefeuille », prétendit le juge.

Malgré la sévérité des condamnations, la culpabilité des prévenus n'est que très rarement établie avec certitude. En effet un sans-travail ou un travailleur immigré n'aura aucune chance de faire admettre à un tribunal qu'il a trouvé un objet de valeur si on l'accuse de l'avoir volé, ni qu'il a pris dans sa main un objet dans un magasin pour le regarder. A sa tentative mal assurée de justification : « Je l'ai pris comme ça », un prévenu s'est vu répondre par le juge : « On est là pour juger les choses qui se passent comme ça. »

Quiconque appartient à ce qu'un procureur appelle la « population mouvante » est considéré comme un délinquant en puissance, celui qui ne peut justifier d'un emploi fixe ou de bonnes appréciations de son employeur est déjà suspect, sans parler des immigrés régulièrement condamné avant leur comparution devant les juges. Car plus que tout autre chose les prévenus se voient reprocher leur genre de vie. Refuser de vivre le triangle : boulot, métro, dodo, c'est-à-dire de mener une vie normale comme on l'entend dans les prétoires vous expose aux foudres d'un procureur.

Un prévenu de port d'arme illégal s'entend répondre à ses explications par le président : « vous n'avez rien à faire dans la rue à 1 heure du matin si vous travaillez. » Un procureur requiert une peine d'emprisonnement contre un jeune homme trouvé porteur d'un couteau et étant sans domicile fixe : « je demande l'application de la loi non pas pour les faits, qui en eux-mêmes me paraissent sans importance, si ce n'était la manière de vie de ce jeune homme. »

Les avocats, quand il y en a, connaissent les seuls arguments qui portent, s'ingénient à prouver que leur client travaille, qu'il a obtenu son C.A.P. avec mention, ou qu'il est sorti bien placé de son école professionnelle et des feuilles de paie sont à leurs yeux des pièces à convictions plus précieuses que n'importe quel témoignage, ou n'importe quelle preuve susceptible d'innocenter leur client.

Bien que cela ne saurait nous surprendre, nous savons que « le 3e pouvoir garant de la loi, au-dessus de tous les citoyens » n'est en fait que « l'âme et conscience » de l'appareil répressif bourgeois et l'ordre public, l'existence de la dictature d'une classe sur les autres. Mais nous devons savoir que tous ceux « qui ont été par ses soins ramenés dans le droit chemin » étaient ou sont devenus des révoltés. Révolté celui qui fut condamné parce qu'il refusait la vie de travail et d'ennui qu'on lui offrait, révoltée la ménagère condamnée pour le vol d'un paquet de beurre, révolté surtout le « bougnoul » emprisonné pour un vol qu'il n'a pas commis. La révolte est le chemin de la révolution : reste à le parcourir.

LA SURETÉ DE L'ÉTAT C'EST TOUT LE POUVOIR AU PEUPLE

LES BOUFFIS DE LA COUR

Des qui ont l'imagination débridée, c'est les juges de la Cour de Sûreté. Le grand cirque. En face des grévistes de la faim plutôt crânes, gras et gros, amiral en bleu d'outre-mer, général en feuilles de chêne avec sabre de parade, président Roméric tout en rouge. Et derrière, les gardes, mitraillettes au clair. Les peines sont à la hauteur du cirque : « Privation de droits civiques, civils et familiaux » en prime aux mois de taule. Et à perpète, s'il vous plaît. Mesure lourde d'emmerdements fascistes, toute une existence surveillée. Peine pas vue depuis les condamnations de collabos, à la Libération. Les gauchistes ? C'est plus des citoyens, monsieur, ça peut même pas faire des hommes (entendez : c'est des futurs pères indignes, des civils incontrôlés, des citoyens sans foi ni loi. Faut les déchoir. De tout ce qu'on peut. Adieu les droits de l'homme et du citoyen.

...(1) ! Parce qu'on veut justement pas voter pour vos marionnettes, on veut pas du droit d'être des fonctionnaires soumis, qu'on veut pas faire des gosses pour lesquels on serait les pères-flics qui les dressent pour votre compte.

CHARLOT (c'est l'avocat général) TU NE NOUS FAIT PLUS RIRE !

Il est interdit d'écrire ce que nous pensons tant que le journal n'est pas assez implanté pour résister aux saisies.



(Liberation News Service)
(Traduction Groupe 76)

(Le 5 août dernier, Huey P. Newton, ministre de la Défense du Black Panther Party, était libéré sous caution de 50.000 dollars : la vigoureuse campagne menée en faveur de sa libération avait porté ses fruits. Huey a retrouvé la rue, et il l'a retrouvée pleine de révolutionnaires noirs et blancs, dès qu'il eut franchi la porte de la prison. Le peuple de la révolution a reçu cette grande nouvelle par une explosion de joie : dans le ghetto d'Oakland, on improvisait des bals, tandis qu'à Berkeley, des gens qui ne se connaissaient pas s'embrassaient et se congratulaient. Les années que Huey a passées en prison, loin de l'affaiblir, n'ont fait que stimuler sa réflexion et renforcer ses qualités révolutionnaires. A preuve ce texte, le premier qu'il ait publié depuis sa libération. Il s'agit d'un message destiné exclusivement à l'origine aux militants des sections du B.P.P., et qui fut jugé d'une importance suffisamment grande pour être rendu public.)

Au cours des récentes années, de forts mouvements sont nés et ont grandi parmi les femmes et les homosexuels désireux de se libérer. Il y a eu une certaine incertitude quant à l'attitude qu'il fallait adopter vis-à-vis de ces mouvements.

Quelles que soient vos opinions personnelles et vos sentiments d'insécurité face à l'homosexualité et aux divers mouvements de libération des homosexuels et des femmes (et je parle des homosexuels et des femmes en tant que couches opprimées), nous devons faire de notre mieux pour nous unifier avec eux en tant que militants révolutionnaires.

Je dis : « quels que soient vos sentiments d'insécurité », car nous le savons tous bien, notre première impulsion est souvent de vouloir mettre notre poing dans la figure d'un homosexuel, et de vouloir qu'une femme se taise. Dès que nous sommes en face d'un homosexuel, nous avons envie de lui mettre notre poing dans la figure parce que nous avons peur d'être nous-mêmes homosexuels, et nous avons envie de frapper les femmes ou de les faire taire parce que nous avons peur qu'elles nous châtrent où nous prennent les couilles dont de toutes façons nous ne sommes pas sûr d'être vraiment pourvus.

Nous devons perdre ces sentiments d'insécurité, et ainsi nous pourrons respecter et aimer toutes les couches opprimées. Nous ne devons pas tomber dans les attitudes de type raciste, semblables à celles de racistes blancs face aux noirs et aux pauvres. Souvent, le plus pauvre des blancs est aussi le plus raciste parce qu'il a peur de perdre quelque chose ou de découvrir encore quelque chose qu'il n'a pas. Pour lui, nous sommes une menace. C'est ce genre de mécanique psychologique qui fonctionne en nous quand nous voyons des opprimés, que nous leur en voulons en raison de leur comportement ou de leur déviation par rapport aux normes établies.

N'oubliez pas que nous ne disposons pas encore d'un système de valeurs révolutionnaire, que nous sommes seulement en train d'en élaborer un. Je ne me souviens pas que nous ayons jamais eu de règle disant qu'un révolutionnaire doit tout faire pour que les femmes ne puissent pas se rebeller contre la forme particulière d'oppression qu'elles subissent.

En fait, tout au contraire, nous disons que nous reconnaissons le droit des femmes à être libres. Nous n'avons pas dit grand-chose jusqu'à présent sur les homosexuels, mais maintenant, il nous faut nous lier avec le mouvement des homosexuels, car c'est un mouvement réel. Mes lectures et mon expérience concrète m'ont appris que nul dans cette société ne reconnaît le droit des homosexuels à être libres. Ils sont peut-être la couche la plus opprimée au sein de cette société.

Comment sont-ils devenus homosexuels ? Il y a sans doute là un ensemble de phénomènes que je ne comprends pas entièrement. Certains disent qu'ils sont le produit de la décadence du capitalisme. — J'ignore si c'est bien le cas, mais j'aurais plutôt tendance à en douter. Mais quoi qu'il en soit, nous savons que l'homosexualité est un fait, et nous devons considérer la question sous son aspect fondamental, qui est que chacun doit pouvoir faire de son corps l'usage qu'il lui plaît.

Cela ne revient pas à appuyer des éléments de l'homosexualité que nous ne trouverions pas valables du point de vue révolutionnaire. Mais rien ne nous permet de dire qu'un homosexuel ne peut pas être lui aussi un révolutionnaire. Et ce sont sans doute mes préjugés qui me font dire : même un homosexuel peut être révolutionnaire. Bien au contraire, il y a de fortes chances pour qu'un homosexuel soit parmi les plus révolutionnaires des révolutionnaires.

Le Mouvement de Libération des Homosexuels et le Mouvement de Libération des Femmes doivent participer pleinement à nos congrès, meetings et manifestations. Nous savons qu'au sein de Libération des Femmes il y a des factions, que certains groupes y sont plus révolutionnaires que d'autres ; mais n'utilisons pas les actions d'un petit nombre pour dire que l'ensemble du mouvement est réactionnaire et contre-révolutionnaire, car c'est faux.

Vis-à-vis des factions, nous devons nous comporter comme nous le faisons vis-à-vis de n'importe quel groupe ou parti qui se veut révolutionnaire. Nous devons nous efforcer de déterminer si ces factions œuvrent sincèrement en faveur de la révolution à partir d'une situation d'oppression réelle (et puisqu'il s'agit de femmes, nous ne pouvons que tenir ce dernier point pour acquis). Si elles font des actions réactionnaires ou contre-révolutionnaires, nous devons critiquer ces actions. Si nous jugeons qu'un groupe révolutionnaire en esprit et désirant être révolutionnaire en pratique n'en fait pas moins des erreurs d'interprétation sur la doctrine révolutionnaire ou ne comprend pas la dialectique des forces sociales existantes, c'est cela que nous devons critiquer, et non les critiquer parce qu'il s'agit de femmes luttant pour leur liberté. Il en va de même pour les homosexuels.

Nous ne devons jamais dire d'un mouvement qu'il est malhonnête quand ses membres font tout ce qu'ils peuvent pour être honnêtes ; ils font des erreurs honnêtes, voilà tout. Nos amis ont le droit de faire des erreurs. L'ennemi n'a pas le droit de faire des erreurs, car son existence même est une erreur dont nous souffrons. Mais le Front de Libération des Femmes et le Front de Libération des Homosexuels sont nos amis ; ils sont nos amis ; ils sont nos alliés potentiels, et nous avons besoin du plus d'alliés possible.

Nous devons être prêts à discuter du sentiment d'insécurité que l'homosexualité fait naître chez beaucoup d'entre nous. Par « sentiment d'insécurité », j'entends la peur qu'il y ait là une menace pour notre virilité. Je comprends cette peur. Etant donné le long processus de conditionnement qui a mené à l'insécurité du mâle américain, il est normal que l'homosexualité provoque en nous certains blocages. J'ai moi-même certains blocages face à l'homosexualité masculine, alors que je n'en ai aucun face à l'homosexualité féminine, et c'est bien symptomatique. Je suppose que c'est une menace pour moi, sauf dans le cas des femmes où c'est encore une histoire érotique et sexuelle.

Il faut faire attention à ne pas utiliser des expressions qui pourraient détourner de nous nos amis. Nous devons bannir de notre vocabulaire des expressions comme « sale pédé » ou « lavette », et surtout nous garder d'utiliser des termes qui désignent habituellement les homosexuels pour qualifier des hommes qui sont les ennemis du peuple, comme Nixon ou Mitchell. Les homosexuels ne sont pas les ennemis du peuple.

Nous devons essayer de former une coalition active avec les groupes de Libération des Homosexuels et Libération des Femmes. Nous devons toujours traiter les forces sociales en les évaluant correctement ; or, les femmes et le nombre toujours croissant d'homosexuels avec qui nous entrons en contact représentent une partie importante de la population.

La date de naissance formelle du Mouvement américain de Libération des homosexuels remonte au 28 juin 1969. Ce jour-là (« Christopher Street Liberation Day »), les clients du « Stonewall Inn », un bar de Greenwich Village, s'opposaient à une rafle policière, déclenchant la première « émeute d'homosexuels » de l'histoire. C'est à partir de là que se constitua le « Gay Liberation Front » (« Gay », « gai », est le terme que les homosexuels anglophones utilisent pour se désigner entre eux) qui bourgeonna très vite et forma des sections à Los Angeles, Chicago, Boston, Philadelphie, Berkeley, etc. Le G.L.F. s'est vite révélé comme un mouvement militant et révolutionnaire : ses membres ne conçoivent pas leur libération en dehors de l'hypothèse globale de la révolution socialiste. A l'intérieur du G.L.F., il y a de nombreuses factions politiques (maoïstes, anarcho-maoïstes, hippies et une frange libérale de gauche), ainsi qu'un caucus de lesbiennes assez puissant qui milite en même temps dans Libération des Femmes (le « Péril lavande »). Le G.L.F. a été extrêmement actif ces derniers mois dans la communauté homosexuelle, s'efforçant de fournir des contre-institutions, d'assurer la protection légale ou paralégale des homosexuels contre la police et la « mafia » des bars, de combattre la discrimination homosexuelle dans l'emploi, etc. Mais c'est surtout à l'intérieur du mouvement révolutionnaire qu'ils ont joué un rôle important : critiquant la division sexiste des rôles, remettant en question les normes bourgeoises encore prévalentes chez les « militants révolutionnaires », ils ont complété d'une manière décisive la révolution culturelle entamée par les groupes de femmes au sein du mouvement. Les militants homosexuels se sont joints au reste du mouvement révolutionnaire lorsqu'il a pris la rue en Mai 70. Ils soutiennent les Panthères Noires et l'ensemble des groupes révolutionnaires, qui ont désormais chacun un « caucus » d'homosexuels en leur sein. Dans certains cas, surtout à Los Angeles, des groupes d'homosexuels sont passés à l'action directe. Ainsi, les « Panthères mauves » et d'autres groupes de Los Angeles couvrent les murs de la ville et notamment ceux des commissariats, d'énormes inscriptions noires et rouges, et menacent de passer à la résistance armée et au terrorisme pour protéger leur communauté des atteintes policières spécialement brutales. Le 28 juin dernier, une manifestation commémorant Christopher Street a rassemblé de dix à quinze mille homosexuels à New York, avec pour slogans : « Ho-ho, ho-mosexual », « Out of the closet and into the street » (« sortez des cabinets et prenez la rue »).

NE DITES PAS, IL FAUT UN JOURNAL, FAITES-LE !

Ce journal-ci a été fait par des camarades de « Vive la Révolution » ou hors « V.L.R. » selon la méthode habituelle du petit groupe qui se proclame rédaction et lance partout des ramifications.

Pratiquement il a accumulé trois défauts :

1. Il n'a été que contrôlé, au mieux, par les camarades des boîtes ; peu d'ouvriers ont écrit dedans.

2. Ce ne sont pas des unités de travail qui ont écrit les articles, sauf dans le cas de la Palestine, des vacances et de la rue Mademoiselle.

3. Il a été parisien et centraliste. Sur le plan technique, il n'a pas encore brisé avec la division du travail. Certains camarades expérimentés ont eu le pouvoir absolu sur la mise en page ; pour corriger ils fourniront rapidement une brochure sur ces problèmes.

Enfin, il fallait bien commencer !

La poursuite du travail est une longue bataille pour constituer un collectif national de rédaction, issu d'assemblées générales d'usines, de facultés, de régions, désignant leurs délégués.

Les délégués se réuniront huit jours après la parution du numéro pour en faire la critique ; préparer non le numéro suivant, mais celui d'après (ça donne trois semaines). Les délégués confient à un groupe de camarades la confection du journal.

Cela ne suffira pas. *La démocratie c'est l'initiative* : il faudra envisager la confection de suppléments régionaux et même la confection du journal national à partir d'un groupe de province.

Sauf les bourgeois et les révisos du P. « C. » F., il faut encourager toute participation populaire sur ce qui intéresse les gens, les motive, les indigne, ou les émeut. Nous sommes encore loin du compte.

Entendons-nous bien. Nous ne voulons pas que ce journal continue à alimenter la passivité des différents groupes de travail ou des individus isolés. Il est mauvais d'organiser son travail autour du journal. Un journal ça porte une politique, ça n'est pas une politique. La politique c'est le mouvement des masses. L'histoire des journaux des groupes gauchistes est une histoire édifiante, l'histoire d'un crime contre la créativité et l'initiative. Il n'y aura pas de cercle « Tout », ni de comités de défense.

NE DITES PAS IL FAUT UN JOURNAL. FAITES-LE !

Convocation des délégués dimanche 27 septembre à 9 h du matin

SOUSCRIPTION

On ne répond pas à Europe n° 1, « France-Soir » et « Nous Deux » avec des tracts.

Nous tâchons de prendre vraiment soin de l'argent du peuple, 5 F d'un ouvrier ont plus de poids que le chèque de 500 F d'un médecin « progressistes » qui gagne un million et demi par mois. Nous ne sommes pas d'humbles solliciteurs, des mendiants ; Aux écrivains connus, cinéastes, psychanalistes, intellectuels, nous ne distribuons pas d'indulgences en échange de 100 F de bonne conscience ; avec un « de Staël » ou un « Pignon » que vous avez sur vos murs, on peut acheter une machine moderne.

On a besoin de locaux, à Paris et à la campagne et de beaucoup d'autres choses.

N'oubliez pas Saint-Just, ne soutenez pas la révolution à moitié !

Envoyer mandats (il n'y a pas encore de C.C.P.) Ecrire au journal pour toute discussion.

Déclaration du camarade H.P. NEWTON Ministre de la défense du Black Panther Party, pour soutenir la juste lutte des homosexuels et des femmes pour leur libération.

A PARIS : MORT DE FAIM

A l'hôpital franco-musulman de Bobigny, un Pakistanais est mort. Il est mort de faim et de manque de soins.

C'est arrivé à beaucoup d'autres et pour Ramesh Bhaï Patel, ça s'est passé comme ça : fils d'immigrants pakistanais, sujets britanniques, il bossait en Ouganda. Un beau jour, l'Ouganda s'est retrouvé « indépendant » et pour tous les prolos non ougandais, pour tous les métèques, ça a été : « le boulot ougandais aux Ougandais », Ramesh s'est retrouvé sans boulot, sans fric pour nourrir sa femme et ses gosses. Une seule solution : tenter d'aller en Angleterre trouver du boulot puisqu'il ne parlait que l'anglais et qu'il avait un passeport de sujet britannique. Juste assez de fric pour se payer un billet d'avion. Il a échoué à Bilbao. Pendant un mois, il s'est traîné, sans un rond, pour décrocher un visa d'entrée en Angleterre. Ce visa, il est impossible à avoir, la législation anglaise comporte tout un tas de lois racistes sur l'immigration. Ramesh maigrissait à vue d'œil d'autant plus qu'il avait du diabète. Quand il est arrivé à Paris, trouvé avec d'autres Pakistanais qui étaient dans le même cas que lui. Ils crevaient de faim en attendant leur visa. On les a parqués dans un foyer de la Croix-Rouge. Comme à Paris, c'était pareil qu'à Bilbao, on a mis Ramesh dans un hosto où on l'a achevé.

Le consulat d'Angleterre a aussitôt écrasé. Les copains de Ramesh manifestaient depuis plusieurs jours sous ses fenêtres. Dans les journaux, que dal. On avait fait déjà assez de bruit avec les cinq d'Aubervilliers. A l'hosto on a fermé sa gueule. Deux jours après, on incinérait Rames. Un cercueil de sapin, une « déesse » anonyme au four crématoire du Père-Lachaise.

Le consulat a filé les visas aux sept Pakistanais qui restaient vu qu'ils s'agitaient et que de plus en plus de monde était au courant.

C'est pas une histoire enterrée parce qu'il reste une quinzaine de milliers de pères de famille dans le cas de Ramesh.

La bourgeoisie a la trouille quand a été révélée au grand jour l'assassinat d'Aubervilliers où cinq Maliens étaient morts asphyxiés brûlés dans un foyer-prison. C'était l'occupation du C.N.P.F. Elle a la trouille chaque fois qu'on montre ses crimes. Elle a la trouille de la révolte des travailleurs, des travailleurs français et immigrés qui s'unissent pour la combattre et lui faire payer ses crimes.

Brisons ce mur du silence.

C'EST PERSONNEL : TOUT LE MONDE EN DISCUTE

Dans cet article, je mets un peu en désordre un tas d'idées que j'ai envie de discuter. Il y a des camarades qui trouvent que j'ai oublié dedans la « question du pouvoir d'Etat » (c'est grave dites donc ça). En bref, c'est pas une stratégie, c'est une approche personnelle de notre nouvelle attitude. Ce qui nous concerne tous.

Travailler, c'est souffrir :

« Depuis la venue du Christ, nous sommes délivrés, non du mal de souffrir inutilement. » (Père Charles, **Jésus**, cité par Vaneigena). Le socialisme c'est être délivré, non du mal de travailler, mais du mal de travailler inutilement. Pour rendre le travail attractif, personne n'a encore trouvé le truc. Tout ce qu'on peut viser, c'est à le faire oublier, en partie. Et puis, nos vies pourries par le travail : qu'est-ce que tu es ? Où tu travailles ? A quelle heure je me lève ? métro près du boulot...

A la gauche, et même à la gauche de la gauche, chez tous ceux qui ont toujours parlé au nom de ceux qui travaillent : « dignité des travailleurs » on trouve les solides piliers de l'idéologie du travail. Les bourgeois disent : il faut travailler pour gagner du fric, pour vivre d'appareils ménagers et de cinéma, Séguy et bien des gauchistes répondent : Pouah ! c'est dégoûtant, notre dignité c'est le travail (entendez notre dignité de représentants vient du travail des autres). A côté de ceux qui exploitent le travail pour en tirer le fric, on trouve ceux qui l'exploitent idéologiquement : pour en tirer le pouvoir. Les voleurs de paroles.

Deux ans après Mai, près d'un siècle après Lafargue et Pouget (1), des gauchistes découvrent : 1) qu'ils ne veulent pas prendre le pouvoir, pas eux, pas ce pouvoir qu'a la bourgeoisie. 2) moins facilement, qu'ils ne veulent pas faire travailler les gens pour l'édification d'un socialisme dont ils seraient les grands maîtres. Que sabotage et paresse sont au programme de la révolution ; de notre révolution, en Europe occidentale capitaliste avancée, au XX[e] siècle. On ne veut plus travailler. Plus fabriquer des machines à laver pour les acheter, des radios pour se conditionner, des objets à bouffer, consommer, stocker, accumuler, enjoliver avec les accessoires, jeter quand il y en a trop, sans jamais rien comprendre. Alors, vous savez, les ergologues, les tergonomes, les sociologues, les managers, les économistes du P « C » F, vous pouvez repasser. Pas la peine d'essayer à tout prix de tracer une continuité entre le monde qu'on veut faire et celui que vous manipulez : « Travail en deçà comme au-delà de la révolution... « Tu parles Charles. La révolution c'est une rupture, on ne nous la fera plus. il n'y aura pas pour nous une *justice socialiste*, une université socialiste, des usines socialistes, une famille socialiste qui seraient les mêmes repeintes en rouge.

Vivre la révolution :

Si les révolutionnaires ne veulent plus exploiter les gens, fût-ce pour eux, faut qu'ils le montrent. Dutchke et Cohn Bendit le disaient déjà : si les révolutionnaires ne sont pas en train de faire la révolution y compris chez eux, qui les croira ? L'important n'est d'ailleurs pas de nous croire. L'ouvrier anti-gauchiste dans tel coin perdu séquestrera son patron la semaine d'après (voir le bouquin de Gavi, **les ouvriers**). On sait que les gens qui se révoltent partout ont de bonnes idées pour se battre, mais souvent des drôles d'idées d'ensemble. Mais on sait aussi que les idées d'ensemble des gauchistes ne sont souvent pas mieux : transition de la bourgeoisie au prolétariat en gardant tout le harnachement, comme aux courses de relai ; socialisme de fer avec dictature d'acier d'un parti communiste véritable en béton armé. On sait que la révolte est à la base de la révolution, on veut encourager ceux qui fuient le travail, ceux qui fuient l'Université, ceux qui fuient la famille, ah ! la famille, ça on en reparlera. Mais on sait aussi que les révolutionnaires ne sont plus des révoltés. Ils ne savent plus ce que c'est que la révolte. Ils ont trop bien appris à en parler. Comme disait un copain ouvrier : les gauchistes ont ceci de particulier qu'ils ne parlent jamais de leur métier, de leur famille, mais toujours de ceux des autres. Des vrais vampires. Nous les gauchistes professionnels, nous les castrés de la raison, nous les sacrifiés — mais utiles, pour d'autres, pour l'avenir — quel avenir ? à qui prétendre indiquer quoi ?

Vous trouvez que je pousse, il y a une vraie générosité chez ceux qui sont encore les jeunes gauchistes chevelus. C'est peut-être vrai, mais aujourd'hui, cette génération-là vieillit, les quelques moments d'enthousiasme véritable — quelques manifs, quelques réunions — se perdent pour la plupart dans la sclérose des boutiques groupusculaires.

Et quand y a un dingue qui devant moi fait une bulle à la nana des collants dim sur les murs du métro, cette réaction si fréquente : dommage que je ne puisse pas prendre le risque de me faire piquer, moi en réserve de la révolution, sinon j'en ferais autant. Quel besoin d'en faire autant ? Je suis déjà labellé révolutionnaire. J'ai déjà gagné mes galons.

La voilà notre contradiction vivante : de l'exposer aux gens d'en tirer les conséquences la fait productive. Le révolutionnaire professionnel n'est pas moins opprimé qu'un autre. Mais voilà : le centre de la vie est ailleurs, dans la compensation. Il n'a plus besoin de se révolter, il sait déjà qu'il veut la révolution. Les bouts silencieux de sa vie, les temps morts de tout ce qui n'est pas diffusion, manif, ronéo, il en a fait le sacrifice, il l'a passé au compte profits et pertes de la révolution.

C'est ça qu'on ne veut plus être. On veut parler avec nos tripes. On veut dire ce qu'on est, ce qu'on sent. On veut nourrir la révolution de notre révolte. Pour tous, on ne sait pas encore les rapports qui s'instaurent entre ceux qui ont poussé le plus loin la logique de la révolte et ceux qui l'ont entrevue, on sait que tel qui se bagarre avec les flics chaque samedi soir peut se dire par ailleurs raciste, que tel qui sabote sur la chaîne déclare qu'il ne supporterait pas qu'une femme baise avant le mariage. On sait que le refus de la « politique » est général dans la France gauchiste, mais qu'un point de vue d'ensemble nous est plus que jamais nécessaire. Dans cette étape où nous doutons de nos certitudes trop simples, de nos stratégies de plastique embouti à monter sur un plan joint dans l'emballage, nous avons pour nous une **nouvelle attitude :** radicale (cette révolution ne laissera rien en dehors d'elle), combinant liberté des désirs et socialisation (chacune de nos expériences pour montrer ce que peut être la vie de demain est aussi ouverte sur la révolte de tous) ; détruisant toutes les barrières des spécialités (on sera poètes, militants, musiciens, érotiques, assoiffés de savoir ce qu'est le monde pour le transformer destructeurs de l'ancien pour promouvoir le nouveau).

Notre nouvelle attitude pour retrouver la vie tient aussi à ce qu'on veut savoir dès aujourd'hui ce qu'on prétend construire, on veut montrer que la destruction porte en elle la construction, mais pas toute seule qu'on s'y exerce. N'avoir pas peur de faire des expériences, de montrer que face à la vie familiale par exemple, il existe déjà pour une masse de jeunes autre chose ; et pas seulement des crèches sauvages. Quelque chose qui ne ressemble ni à l'embrigadement compensatoire par un mouvement de la jeunesse comme celui qu'avait construit le P « C » F, ni à l'emprise directe (limitée) de groupes gauchistes organisés. Que toute collectivité de jeunes est déjà une négation vivante d'une société où la reproduction du schéma familial s'impose comme naturelle. Là aussi une lutte continuelle se mène : le jeune prolo qui a fui sa famille termine son équipée sauvage par le mariage à 20 ans : cela aussi c'est notre problème. La famille dans laquelle les conflits internes servent d'amortisseurs aux conflits de classe (je m'engueule avec toi faute de pouvoir agresser le patron, le flic, l'assistante sociale...), la famille qui apprend la hiérarchie (homme contre femme), parents contre enfants) on n'en veut plus. On sait que dès à présent les groupes que l'on forme (et pas de fausse honte, hein ! sachons comme on vit) doivent se fixer comme but, non de ramener les conflits à nos rapports interpersonnels, mais d'élever les contradictions pour les transformer en instruments de lutte contre l'extérieur. Des groupes qui vivent non dans le repli, la fausse sécurité du petit monde clos de nos désirs bornés et de nos passions entravées, mais dans lesquelles l'exaltation de ces désirs nous rende plus évidentes les nécessités de la lutte.

Je veux savoir que je me bats aussi pour perdre mon identité misérable et réprimée, celle de ma carte d'identité, de mon numéro de sécurité sociale, de ma place dans la file d'attente, de la mystification de mon avenir social (et à propos, la destruction radicale de l'oppression cartomaniaque des papiers d'identité est à l'ordre du jour). Je veux savoir que ça ne s'arrêtera pas, que la révolution ne dira pas : c'est bien les petits gars, c'est fini, et maintenant chacun chez soi ; que ça ne finira pas, qu'on ne fera que sortir de la préhistoire monstrueuse où l'homme est un loup pour l'homme sous le masque de l'ordre de la loi.

G. H.

G.I SI TU DEBARQUES TU AURAS AFFAIRE A EUX comme ton larbin hussein

Suite de la page 1

A New York, on a vidé, comme tous les jours un tiers de la bouffe dans les poubelles ; et sur le porte-avions « Enterprise », il y a un aumônier qui prépare les mecs au combat avec son crâne rasé et sa médaille qui frotte son couteau.

Les mémères, carmins, violettes, bleues de sang, sèches ignobles comme on n'en fait que dans la bourgeoisie américaine, ont fleuri leur cimetière pour chiens à Hollywood.

Comment va le monde, Môssieu, il tourne, Mêssieu.

Ben quoi ! On écrase une révolte, vous vous rendez compte ils font sauter les avions.

Alors, comme d'habitude, la 6e flotte, aujourd'hui, imperturbable, son étrave majestueuse qui fend les vagues, cingle vers la Jordanie. Brejnev arrangera ça avec Nasser qui essaiera d'arranger ça avec son peuple.

Ça marchera pas, ça marche pas dans Amman et hors d'Amman. Il y a un peuple révolutionnaire que plus rien n'écrasera, qui ira jusqu'au bout, qui est en train de vaincre.

Toi, le zouave du porte-avion, si tu débarques, tu auras un peuple sur ton lit si tu te couches, un peuple qui t'encercle si tu sors dans la rue ; il y a en a marre, marre, marre, qu'une petite bande de bourgeois continue à essayer de mettre le monde en coupe réglée.

Aujourd'hui, mais on s'habitue, il y en a marre, marre pour les Vietnamiens, vingt-cinq ans de guerre, marre pour les Laotiens, les Khmers, les Thaïlandais, les Birmans, les Indonésiens, les Boliviens, les Tchadiens, les Afro-Américains, les Tchèques, les autres et nous. Nous vaincrons.

Aujourd'hui, pas de quartiers, on vous rééduquera pas.

On vous crèvera tous !

TOUS POUR LES PALESTINIENS DANS LA RUE DANS LES USINES PARTOUT !

NOUS SOMMES TOUS DES FEDAYINS !

A Amman comme dans toute la Jordanie, le peuple en armes répond aux provocations des agresseurs et fait face aux troupes du roi Hussein. Pour les réactionnaires, l'affaire est simple : tout Palestinien ou tout élément du peuple jordanien est un fedayin ; et l'armée royale tire au canon, au hasard, sur les fedayins comme sur les civils. Le camp de Wahdad où sont entassés 70 000 réfugiés dans la banlieue d'Amman est bombardé par des canons tirant directement du palais royal. Depuis le début septembre, 350 fedayins ont été tués. Les réactionnaires s'imaginent qu'en attaquant les civils, ceux-ci se lasseront et demanderont aux fedayins de s'en aller pour avoir la paix.

Les réfugiés... maintenant des combattants

Bakraa est un camp de 60 000 Palestiniens à quelques kilomètres d'Amman. Des familles de 10 à 15 personnes s'entassent dans des cabanes de tôle ondulée. Si l'on travaille, on n'a pas droit aux secours de l'UNWRA (ONU), et si l'on ne vit que de ces secours, il y a juste de quoi mourir de faim. Depuis trois ans, les réfugiés y sont installés ; la plupart d'entre eux étaient d'anciens réfugiés de 1948, installés en « Cisjordanie » et réexpulsés lors de la guerre des six jours de 1967.

La révolution n'est pas arrivée toute seule, d'un coup. Elle a dû chasser la mentalité des réfugiés et réveiller celle du peuple palestinien.

Des combattants ont surgi, des dizaines, des centaines, des milliers de commandos sont entrés dans l'Assifa, se sont entraînés, sont allés dans les bases le long du Jourdain, et ont commencé à mener des opérations pour qu'en Israël, les sionistes ne dorment plus tranquilles. Dans les camps, les Palestiniens se sont organisés ; plus de 10 000 personnes armées s'entraînent et suivent des cours politiques tous les soirs après le travail, des jeunes, des vieux, des mères de famille. Les Ashbals (lionceaux) et les Zarats (fleurs) s'organisent. De 5 à 15 ans, on va à l'école le matin, et dans les organisations l'après-midi. On y apprend à manier les armes ; on fait du sport, on se bat. On y apprend aussi ce qu'est la Palestine, ce qu'elle était et celle qu'on veut construire. On y apprend qu'on lutte contre le sionisme et non contre les juifs. Et puis, on y apprend que la force, c'est le peuple ; que la révolution, c'est le peuple, 15 000 ou 20 000 gosses sont ainsi préparés à se battre longtemps, préparés à être la génération de la victoire, celle qui libérera la Palestine jusqu'à la mer.

Dans le camp, le pouvoir de Hussein n'existe pas. Pas de flics, pas d'impôts, les armes au peuple ; ce n'est plus un camp de réfugiés, de mendiants, c'est un camp de la révolution.

En juin dernier, lors des affrontements entre l'armée jordanienne et les fedayins, les chars ont encerclé Bakraa, l'ont bombardé. Alors le camp s'est mobilisé, pas dans les abris, mais autour du camp, dans les tranchées, avec les fusils ; chaque famille a fabriqué des bombes incendiaires. Les tanks n'ont pas osé rentrer dans le camp.

Toute la Jordanie, c'est comme ce camp. A Amman, les automitrailleuses des fedayins sillonnent les rues et la nuit, les portes de la ville sont gardées par la milice, les rues contrôlées par le peuple armé.

Deux pouvoirs : le petit roi et le peuple

Il y a deux pouvoirs ; celui du roi et des féodaux qui possède une armée moderne, des tanks, des canons, des avions, et qui s'appuie sur quelques tribus de bédouins qui reçoivent de l'argent américain, anglais, saoudien, égyptien... qui lève les impôts. Et le pouvoir populaire, les commandos, le peuple, celui qui arme, éduque, organise le Croissant Rouge (service hospitalier et médical gratuit), qui prend en charge les enfants des martyrs et met sur pied des coopératives agricoles.

Au plan Rogers - Kossyguine

La Jordanie devient la base d'appui pour la lutte ; et cela, personne ne peut le tolérer.

Pas les Israéliens.
Pas les Etats-Unis.
Pas les Etats arabes et l'URSS.

Alors, tout ce petit monde a essayé de se mettre d'accord pour étouffer la révolution palestinienne avant qu'il ne soit trop tard, qu'elle ne soit trop forte. On a sorti le plan Rogers, ou plutôt le plan Rogers-Kossyguine.

Ce que le plan veut surtout, c'est la paix ; pas n'importe quelle paix, la paix des agresseurs qui écrase la révolution palestinienne.

...Le peuple répond : non

Le peuple palestinien a répondu au plan Rogers. D'abord en masse, politiquement, dans tous les camps, dans toutes les villes ; soixante-quinze mille manifestants à Amman. Et puis le cesser-le-feu n'a jamais existé, sinon peut-être sur le canal de Suez, loin du cœur de la lutte. Tous les jours, les commandos palestiniens continuent de frapper Israël. Il n'y a pas eu de paix contre-révolutionnaire en Palestine et l'armée israélienne est restée sur pied de guerre, obligée à se défendre ou à envoyer ses colonnes au Liban, au Golan, en Jordanie, dans les bases où les commandos les attendent.

La dernière carte se joue

Alors, il faut que d'autres gendarmes se chargent du « maintien de l'ordre ». La négociation de rapaces du plan Rogers se fait donnant-donnant, et les Israéliens ne sont prêts à céder quelques miettes aux régimes arabes que si ceux-ci garantissent en échange la sécurité des frontières ; donc, en clair, si le roi Hussein et Nasser s'engagent à écraser la résistance palestinienne.

Hussein, après avoir préparé ses forces qu'il a enfermées depuis des mois dans des casernes coupées du peuple, armées jusqu'aux dents, commence le massacre des Palestiniens.

Depuis quelques temps, les avions américains ne cessent de leur décharger du matériel. Nasser a fait entendre qu'il pourrait intervenir pour soutenir Hussein ; la sixième flotte américaine est sur le pied de guerre ; les Israéliens menacent de régler eux-mêmes le problème de la Jordanie. Tous les ennemis du peuple palestinien se sont coalisés et la révolution traverse la période la plus difficile de son histoire, d'où elle sortira soit écrasée, avec la fin de tous les Palestiniens, soit plus rien ne saura désormais l'arrêter.

on veut discuter, on veut connaître la presse révolutionnaire du monde, librairie LA COMMUNE 28 rue Geoffroy St-hilaire (il y a aussi des bouquins) PARIS 5e

CATERPILLAR - GRENOBLE

4 JOURS D'OCCUPATION... CGT TRAHISON

— Rentrée : le patron « commence bien », les ouvriers encore mieux ; le patron veut faire payer aux travailleurs les réductions d'horaire. Une demi-heure de moins par jour, mais sur le bulletin de paie, il vole 20 mn pour ne payer que 10 mn.

— Lundi : Assemblée des travailleurs ; sur propositions du Comité de base, on décide la grève générale avec occupation, et blocage de la sortie de la production, pour obtenir le paiement des 20 mn empochées par le patron.

Les délégués C.G.T. bredouillent : ils sont dénoncés et hués par les ouvriers. Au bout de 24 h, scénario classique des syndicats pour reprendre en main la grève : vote sur listes pour élire le comité de grève, magonilles interminables, etc., les sifflés de la veille se retrouvent en tête de liste, seuls quelques ouvriers du comité de base y figurent.

— L'occupation dure jusqu'à jeudi, sans ravitaillement et sans collectes.

— Jeudi : Assemblée générale. Un premier vote donne la mesure de la combativité des travailleurs : l'occupation doit continuer !

a C.G.T. proteste ; venue en renfort, un permanent de l'Union Départementale fait un discours (1/2 h), les gars s'en vont un par un, écœurés. Après, c'est facile : le 2e vote fait par les syndicats isole les plus décidés : on renonce à l'occupation.

— Vendredi : devant l'usine, ouvriers et étudiants discutent de la trahison des syndicats. Les bull-dozers quittent l'usine, les délégués palabrent avec la direction.

« Beau résultat » : 25 licenciements parmi les ouvriers les plus combattifs, la réduction d'horaire (1/2 h de liberté) est supprimée ; pour compléter le tableau, augmentation du prix de la cantine !

NOUS SOMMES TOUS DES DELEGUES

La C.G.T. avait déjà fait le coup, mais cette fois, la trahison éclate aux yeux de tous. Décider eux-mêmes, se battre eux-mêmes, s'organiser seuls, telle sera la base des prochaines actions ; ça reprend lundi. Vive l'autonomie prolétarienne !

APPEL

Le comité d'aide au Croissant Rouge palestinien lance un appel urgent pour l'envoi de sang, plasma, médicaments et secours financiers à destination des blessés palestiniens, de même qu'un appel à des volontaires médecins et infirmiers pour prêter leur concours sur place au Croissant Rouge palestinien. Les dons sont à adresser et les contacts à prendre au Centre d'Orientation Sociale, 101, r. de Montcler, Colombes Tél. : CHA. 33-00

Alors c'est reparti pour 11 mois ?

On vous promet l'expansion, ça se voit ; c'est à qui s'arrache l'implantation des usines américaines en France. On parle d'un taux de croissance à la japonaise, après la « réussite » du plan de stabilisation. Ça va bien pour la bourgeoisie : Séguy propose un Grenelle à froid : le cirque de Bordeaux le réchauffe de ses sunlights style Olympia. On n'aura même plus droit à une rentrée sociale avec mouvements sauvages et mouvements contrôlés — bien que ça démarre — la bourgeoisie s'installe dans le provisoire. L'expansion n'est pas la planche de salut du capitalisme (voir Italie). C'est un truc de plus pour faire oublier Mai. La CGT développe avec le CNPF un plan soigneux de division de la classe ouvrière :

— bons et mauvais jeunes, ceux qui bossent, admettent et seront formés par la formation professionnelle et ceux chômeurs avant d'avoir travaillé, graines de délinquance, émigrants de l'intérieur et de l'extérieur qu'on surveillera soigneusement et qu'on réprimera.

— bons et mauvais émigrés, ceux qui remercieront de la faveur fantastique qui leur est faite d'avoir du travail, eux qui viennent des pays dominés, et les autres qu'on empêchera d'entrer ou qu'on sélectionnera au bout de 6 mois.

— bons et mauvais ouvriers, mensuels qui restent tout au moins deux ans dans les boîtes et les autres, intérimaires et migrants dans l'usine et dans la vie.

Et puis avec l'expansion, vous pouvez partager dit le PCF. Vous avez les moyens de payer notre politique de scission.

On n'en a rien à foutre de promettre des rentrées brûlantes, après des étés chauds. Ce qui s'est passé pendant l'été, ça prépare la rentrée parce que les révolutionnaires se mettent dans la tête de briser leur marginalité ; d'étendre la révolution en profondeur. On ne veut pas retomber dans le jeu du spectacle où les gauchistes jouent les zorros.

On sait que les idées de Mai ont progressé dans les boîtes, contre le travail qui tue et rend fou et la hiérarchie qui divise ; on sait d'autre part qu'à la division organisée par les bourgeois et le PCF, il faut opposer l'union à partir des jeunes, des émigrés, des plus révoltés qui n'acceptent plus cette vie. On sait qu'à Flins on n'attendra pas 11 mois et dans bien d'autres endroits aussi ; on sait que nos frères émigrés poursuivront leur bataille pour la dignité, on sait que dans les facs la contestation de l'enseignement pourri se poursuivra, et qu'elle débouchera sur un front continu de luttes contre le logement, la médecine, la manipulation capitaliste.

Alors, on va accepter de recommencer la vie de cons pour 11 mois ?

BORDEAUX :

ABSTENTIONS 38,5 %

JEAN JACQUES SERVAN SCHMILBICK 16,59 %

Personne ne m'aime !

LETTRE DE J.-P. SARTRE

J'accepte de diriger « ce que nous voulons : TOUT » comme j'ai accepté, en avril dernier, de diriger « La Cause du Peuple » dont je suis encore directeur. Ces deux journaux ne sont pas d'accord sur beaucoup de points et je ne suis personnellement pas forcément d'accord avec tout ce qu'on y pourra lire. La question n'est pas là : les procès infâmes et ridicules que le gouvernement fait, par un tribunal d'exception, aux vendeurs de « La Cause du Peuple » montrent que la classe dirigeante a l'intention de supprimer rapidement toute presse révolutionnaire. Pour mieux frapper ceux qui la contestent, la bourgeoisie n'hésite pas à violer ses propres lois ; il y a donc un combat politique à mener d'urgence à ce niveau. Puisqu'on ne m'a pas même inculpé dans les procès qui se déroulent à présent, je me mets à la disposition de tout journal révolutionnaire pour obliger la classe bourgeoise où à me faire un procès politique dont l'objet sera clairement, cette fois, la liberté de la presse, ou à démasquer, en ne m'inculpant pas, l'illégalité délibérée de la répression.

DEMANDEZ LES AUTOCOLLANTS

Ce que nous voulons : TOUT ! JOURNAL RÉVOLUTIONNAIRE

On se connaît pas ? Et si on se parlait dans le métro et si on frappait à la porte du voisin.

AU JOURNAL

« TOUT », 27, rue du Faubourg-Montmartre (adresse provisoire : écrire seulement).
ABONNEMENTS : pour 26 numéros (si on reste quinzomadaire, ça fera l'année ; si on passe hebdo, six mois) : 20 F + 5 F d'expédition. Adresser mandat, nom et adresse au journal.

PETITES ANNONCES : si vous avez des chambres à des prix dérisoires, des trucs à annoncer aux copains, faites parvenir au journal.

Directeur de publication : J.-P. SARTRE.
DIFFUSION N.M.P.P.
IMPRIMERIE AGROFILM, 11, rue Ferdinand-Gambon, Paris XXe.

Pour les « Vieux de la Coloniale »
1 INFIRMIER
De préférence RETRAITE de l'ARMEE pour le service médical de l'établissement
Se présenter, ou envoyer C.V. détaillé, références prétentions et photo à Service Sélection
BABCOCK ATLANTIQUE
80, rue Emile-Zola
93 - LA COURNEUVE